This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

Vet 1705

J.P. Lebas in. et Sculp.

Quoi-que la Bête ici prouve sa connoissance,
Et qu'elle se conduit par le Raisonnement;
L'Homme lui fait sentir, que si son Ame pense,
Elle ne peut Vouloir ni Penser librement.

APOLOGIE
DES BESTES,
OU
LEURS CONNOISSANCE
ET RAISONNEMENT

Prouvés contre le Syſtême des Philoſophes Cartéſiens, qui prétendent que les Brutes ne ſont que des Machines Automates.

OUVRAGE EN VERS.

Par Monſieur MORFOUACE DE BEAUMONT.

Le prix eſt de cinquante ſols, broché.

A PARIS,
Chez PIERRE PRAULT, Quay de Geſvres, au Paradis.

M. DCC. XXXII.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

Vol 1705

J.P. Lebas in. et Sculp.

Quoi-que la Bête ici prouve sa connoissance,
Et qu'elle se conduit par le Raisonnement ;
L'Homme lui fait sentir, que, si son Ame pense,
Elle ne peut Vouloir ni Penser librement.

APOLOGIE DES BESTES,

OU

LEURS CONNOISSANCE ET RAISONNEMENT

Prouvés contre le Syſtême des Philoſophes Cartéſiens, qui prétendent que les Brutes ne ſont que des Machines Automates.

OUVRAGE EN VERS.

Par Monſieur MORFOUACE DE BEAUMONT.

Le prix eſt de cinquante ſols, broché.

A PARIS,
Chez PIERRE PRAULT, Quay de Geſvres, au Paradis.

M. DCC. XXXII.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Tu conduis la Fortune, & la Gloire t'éclaire.
Ton mérite aplaudi, ton Eſprit, ta Candeur,
Un jour t'éléveront au faîte de l'honneur.
Veuille le juſte Ciel accomplir mon préſage!
Et TOI, *daigne agréer mes vœux & mon hommage.*

PRÉFACE.

AVIA Pieridum peragrò loca nullius antè
Trita Solo : Juvat integros accedere fontes,
Atque haurire : Juvatque novos decerpere flores;
Insignemque meo Capiti petere inde coronam
Undè priùs nulli velarint tempora Musæ.
Primùm, quòd magnis doceo de rebus.
. . . . . .
Deinde, quòd obscurâ de re tam lucida pango
Carmina, musæo contingens cuncta lepôre :
Id quoque enim non ab nullâ ratione videtur,

Lucretius Poëta & Philosophus, de Rerum Naturâ. *Lib.* 1.

J'OSE ici le premier m'ouvrir une carriére
Que nul autre, avant moi, n'avoit osé tenter.
Les Muses n'avoient point encor fait éclater

Dans ces Lieux ténébreux leur divine lumiére,
Mais par un fier & noble essor,
Dans mon poëtique transport,
Je veux boire à longs traits de l'eau de l'Hypocrène;
Et sur les bords de la fontaine
Je vais cueillir des fleurs dont l'éclat éternel
Couronnera mon front : Honneur qu'aucun Mortel
N'avoit encore osé prétendre:
Mais l'Ouvrage important que je vais entreprendre,
Semble justement me flater
Que je suis le premier qui le doit mériter :
Car sur une matiére abstraite, séche, obscure
Que nous voile toûjours la jalouse Nature,
Je répandrai des traits tout brillans de clartés
Que ma Muse ornera de nouvelles beautés.

. . . . nec fama Deûm, nec fulmina, nec minitanti
Murmure compressit Cœlum . . . . . .
Ergo vivida vis animi pervicit, & extra
Processit longè flammantia mœnia Mundi;
Atque omne Immensum peragravit mente, animoque.

Idem. Lucret. Lib. 1.

DEPUIS le Centre de la Terre
Jusqu'au delà du Monde, en parcourant les Cieux,
Je porterai mes regards curieux
Au dessus de l'Olympe, en bravant le Tonnerre.

C'EST ainsi que LUCRECE, en grand Physicien,
Philosophe intrépide & sublime Poëte,

Annonçoit ſa Phyſique au ſon de la Trompette.
Ce début étoit fier ; mais il le ſoûtint bien.
Son Eſprit tranſcendant joint à ſa hardieſſe,
Juſtifiant ſa force, a rempli ſa promeſſe.

MAIS moi, de ſon beau feu ſtérile admirateur,
Je me ſuis bien gardé de l'orgueilleuſe audace
De prétendre l'atteindre en marchant ſur ſa trace ;
Ni de ſon ſtile approcher la hauteur.
Crainte de m'égarer par un vol trop rapide,
Je me ſuis renfermé dans ma ſphére timide ;
Heureux ſi, me bornant à la ſimplicité,
J'ai pû de mon ſujet prouver la vérité !
Lors que j'en formai l'entrepriſe,
Je conſultois ma Muſe ; invoquant ſon ſecours ;

D'un si nouveau dessein Elle parut surprise,
Et me tint ce sage discours :
O TOI, pour qui ma complaisance
De quelques vers coulans aprouva la cadance !
As-tu bien réfléchi sur la difficulté
D'argumenter en vers sur des faits de Physique,
Dont LUCRECE lui-même, en sa verve emphatique,
Quoi-qu'inspiré par moi, fut presque épouvanté ?
N'as-tu pas observé que ce riche Génie
S'est plaint amérement de la stérilité
De la Langue Latine, & dont la pauvreté
Refusoit à ses Vers le nombre & l'harmonie ?
Nec me animi fallit . . . . . obscura . . . . . .
Difficile illustrare Latinis versibus esse,
Multa novis verbis præsertim cùm sit agendum,
Propter EGESTATEM LINGUÆ *& rerum novitatem.*

Lucret. *Lib.* 1.

PRÉFACE.

SOUS le joug que la Rime impose aux vers
François,
Et dont l'Entousiasme est sans cesse l'esclave,
Pourras-tu te ployer, & soutenir le poids
D'un stile exact & clair, noble, agréable & grave?
Toutesfois, je veux bien, sans te décourager,
Te montrer les écueils où tu peux t'engager.

DES graces & des fleurs de notre Poësie
Adoucir & parer l'âpre Philosophie,
Est un rare Talent: C'est un suprême don
Qu'au Parnasse on réserve aux Enfans d'Apollon.
C'est peu d'avoir reglé le plan de ton Ouvrage,
Et d'en peindre à l'idée une flateuse image;
Il faut que l'exécution
Marche d'un pas égal avec l'invention;

Et qu'un Esprit hardi, sans être téméraire,
Se conduise au flambeau dont la Raison l'é-
claire,
D'oser tracer en vers un sentier lumineux
Dans la Physique ténébreuse,
Est le noble projet d'une ame généreuse;
Mais le succès en est douteux.
Penses-tu que des Vers gênés par la matière
Conserveront leur grace entière?
Dans un sujet scabreux, aride, sec, ingrat,
Toute la force de la Verve,
Sous des termes bornés, languit, tombe, s'é-
nerve;
Et le feu le plus vif jette un mourant éclat.
Il est des traits d'histoire, ou pompeux, ou ter-
ribles,
Où l'Ame se déploie; et qui sont susceptibles
Du Grand, du Merveilleux, de la Sublimité
Où notre Art doit porter la noble Majesté.

S'agit-il de décrire un Combat, un Naufrage,
Ou de la Guerre civile un Empire agité ?
Dans de si vastes champs, l'Esprit qui se dégage
Frape des vers au coin de l'Immortalité.

IL n'en est pas ainsi quand il faut se restraindre
Au stérile récit de la construction
Des Loges du Castor : Ou quand il faut dépeindre
Cet Art qui pour le miel compose le rayon :
La Prose peut à peine exprimer la merveille
De l'Alvéole & de l'Abeille.
Ajoûte encore à ces difficultés,
La contrainte d'user de termes répétés ;
Et dont le petit nombre unit à sa rudesse,
Le dégoût & la sécheresse.
Faut-il représenter les simples actions
De la Bête qui vit suivant ses notions ?

Pour les bien exprimer quelle triſte diſette
Souffre le plus riche Poëte!
Les ſeuls mots de PENSE'E & de RAISONNEMENT,
Et ceux d'AME & de CONNOISSANCE
Font les concluſions, fixent la conſéquence
Que produira chaque Argument.
Joins à ces embarras, celui des Syllogiſmes
Et de l'obſcurité des captieux Sophiſmes:
Tous ces barbares mots ſont, malgré les Talens;
Peu propres pour des Vers pleins, nerveux & coulans.

COMMENT donc réfuter le langage frivole
Et les chicanes de l'Ecole?
Dans ce ſombre Cahos quel Guide prendras-tu?
Le goût François dédaigne un ſujet rebatu.

Sur l'Ouvrage que tu projettes,
De mille Ecrits en prose il est trop rebuté;
Et sur ces questions épineuses, abstraites,
Il veut qu'à l'agrément on joigne la clarté:
Sans cet Art ne crói pas le pouvoir satisfaire.
C'est peu de raisonner; le secret est de plaire.

SUR ces Sujets obscurs pour répandre du jour,
Il faut emprunter le détour
De l'ingénieux Apologue
Qui leur convient si naturellement.
Mais on s'ennuye au Monologue;
S'il n'est pas égayé de Sel & d'enjoûment:
Ce délicat mêlange & ce rare assemblage
Est de nos Favoris le glorieux partage.
N'importe: C'est un Art que je veux t'enseigner.
Attentif aux leçons que je te vais donner;

Profite du ſecours que ma faveur te prête.

IL FAUDRA ſur la Scene introduire une Bête
Qui de ſon Genre Brute en reclamant les droits,
Viendra de la Nature interpeller la voix;
Et de ſes Actions tirant la conſéquence,
Démontrer que ſon Ame a quelque connoiſſance.
Cependant nul Mortel n'expliquera comment
Se forme & ſe produit ce bel arrangement.
Garde-toi bien d'entrer dans la Metaphyſique:
Un ſujet ſi ſublime eſt trop myſterieux:
C'eſt l'écueil de l'Eſprit le plus Philoſophique,
Dont l'éternel Secret n'eſt reſervé qu'aux Dieux.
Tu te perdrois au bord de ce profond abyme;
Et de ta hardieſſe on te feroit un crime.

Il ſuffit qu'en Phyſicien
Tu prouves au Cartéſien,
Par démonſtrations & par l'expérience,
Que l'Ame de la Bête agit par connoiſſance.
Laiſſe aux Préſomptueux ſoûtenir leur moyen
D'aſſigner à ſon ETRE, un ETRE mitoyen
Entre l'Ame matérielle
Et ton Ame ſpirituelle.
Evite l'équivoque, & mets de ton côté
La docte & ſage Antiquité.
Fai, comme Elle, ſentir l'éminente diſtance
De l'Ame de la Bête, & du foible rayon
De ſon imparfaite Raiſon
Juſqu'à l'humaine Intelligence
Qui par ſa noble qualité
Sur l'autre ETRE animal ſoûtient ſa dignité.
Tu ſçais que l'Apologue, au deſſus de la Fable,
Ne doit repréſenter qu'un ſujet véritable: *

* Voiez Ariſtote.

C'eſt peu qu'il ait du Vrai l'immortelle beauté;
Son plus grand avantage eſt la moralité.

VOILA l'unique objet qu'un Eſprit raiſonnable
Doit ſuivre pour unir l'Utile à l'Agréable.
ENTRE les modernes Auteurs
Pren la Fontaine pour modelle.
Inſtruire & badiner en répandant des fleurs;
Eſt le fruit immortel de ſa grace nouvelle.
Ses ſujets, il eſt vrai, plus rians que les tiens,
N'ont point des Argumens les importuns liens;
La Fable lui laiſſoit tout l'eſſor de ſa Veine:
Mais de la Vérité la majeſté t'enchaîne.
Ainſi, ne préten pas pouvoir, en liberté,
D'une douce harmonie égayer ton Traité.

JE ne ſaurois aſſés admirer ton audace;
Lors que je vois que le premier

Tu veux risquer une Préface
Qu'en vers François tu prétens publier.
Quoi ? Pour faire sentir qu'il est très-difficile
De traiter en beaux vers, avec précision,
Un sujet délicat, sérieux & stérile ;
Tu portes ton ambition
Jusqu'à versifier, par un nouvel usage ;
La Préface de ton Ouvrage ?
Crois-tu que le Public, ce Juge redouté ;
T'accordera la moindre grace
En faveur d'une nouveauté
Qui pourroit exciter du bruit sur le Parnasse ?
Je sçais que notre Elêve & cher fils CRE'BILLON
Peut te servir d'exemple, ou plûtôt d'aiguillon.
Au Parnasse François lors qu'il a pris séance,
Il a le premier introduit,
Par sa poëtique Eloquence ;
D'un beau discours en vers l'usage & le récit.
Apollon aplaudit à cette Invention

Qui par ſes Décrets affermie,
Servira déſormais de Conſtitution
Au Poëte aſpirant à notre Academie.
Dans les Régîtres éternels
De notre Temple de Mémoire;
Faire graver ſon Nom; Eſt la ſuprême gloire
Qui ſeule peut aux Dieux égaler les Mortels:
Mais pour-y parvenir que d'efforts, que d'obſtacles!
On ne décerne cet honneur
Qu'à ceux dont le mérite eſt déclaré vainqueur,
Et couronné par nos Oracles.

ELLE dit. Elle vole au haut de l'Hélicon,
Et m'imprime, en partant, ſa divine leçon.
Sur ſa trace Elle laiſſe un ſillon de Lumiére
Qui paſſa de mes yeux juſques à mon Eſprit.
Ce céleſte rayon m'éclaire, & me preſcrit

L'ordre qui doit regner dans ma ſombre matiére.

SOUS ces préſages gracieux,
Je préſente aux SÇAVANS, & riſque ma Préface.
Si leur Sagacité me faiſoit quelque grace,
De mon Ouvrage entier j'augurerois bien mieux.
J'aurai tracé, du moins, un chemin difficile.
Un jour quelque Poëte & Philoſophe habile,
Par de ſublimes vers, pleins d'érudition,
Portera mon Projet à ſa perfection.
En attendant cet avantage,
De cet eſſai l'on pourra faire uſage.

. . . . . *Si quid noviſti rectius iſtis,*
Candidus imperti: Si non, his utere mecum.

Hora. lib. 1. Epiſt. VI.

APOLOGIE

APOLOGIE DES BESTES,

OU

LEURS CONNOISSANCE ET RAISONNEMENT

Prouvés contre le Syſtême des Philoſophes Carteſiens qui prétendent que les Brutes ne ſont que des Machines-Automates.

QUE tu fais peu d'honneur à la ſage raiſon,
Homme orgueilleux ! Tu fuis la brillante Lumiere
Que t'offre ſon flambeau : Ton erreur lui préfére,

D'une fauſſe lueur la ſombre exhalaiſon :
Plein d'une folle idée, en vain tu t'imagines
Que les Bêtes ne ſont que de pures Machines
Sans ame, ſans penſée ; & qu'un aveugle inſtinct
Les conduit au hazard ſans principe diſtinct.
Mais pour rougir de ta chimére,
Et ſentir tes illuſions,
Compare un peu tes actions
A leur conduite réguliere.
Cette comparaiſon révolte ta fierté :
Mais ſans te prévaloir de ta ſubtilité,
Oſe à ton amour-propre impoſer le ſilence,
Et tu reconnoîtras où panche la balance.

PHILOSOPHES préſomptueux,
Ne ſoyez plus ſi faſtueux
D'un eſprit ſingulier qui vous trompe & vous flate ;

Quittez vos préjugés : Ecoutez les leçons ;
Ou du moins les ſages raiſons
Dont la Bête prétend fronder vôtre AUTOMATE ;
Et d'un Syſtême faux, par l'orgüeil inventé,
Vous connoîtrez l'abſurdité.

PAR un aveu public nous conſentons, dit-elle,
De vous abandonner la fiére opinion
D'être animés vous ſeuls, à notre excluſion,
Par une Ame ſpirituelle ;
Et pour vous mieux flater ſur cette dignité,
Nous ne conteſtons point ſon immortalité.
Nous ne ſentons que trop avec quelle diſtance
La nature a voulu vous élever ſur nous,
Et vous donner la préſéance :
Nous y ſommes ſoûmis ſans en être jaloux.

Quelque dur que ſoit votre Empire,
Nous le ſouffrons ſans murmurer :
Mais nous ſommes las d'endurer
Tous les traits dont on nous déchire.
On prétend dégrader par un noir attentat
Notre Nature & notre Etat.
Cet outrage nous force à rompre le ſilence.
Nos ſenſés Animaux ſe plaignent par ma voix,
Et m'ont chargé de leur défenſe.
La Nature m'inſpire & réclame nos droits :
Nous ne manquons jamais de reſpecter les vôtres ;
Pourquoi nous troubler dans les nôtres?
Daignez donc, Philoſophe, écouter nos diſcours ;
Car je m'expliquerai ſans art & ſans détours.
Nous ignorons l'empoulée hyperbole,
Et les ſophiſmes de l'Ecole.
Eclairés par le ſens-commun,

Nous n'emprunterons point d'argument importun.

DEPUIS des ſiécles innombrables
Nous étions en poſſeſſion
D'agir en Bêtes raiſonnables
Pour notre conſervation:
Mais il eſt ſurvenu depuis plus de vingt Luſtres,
Un Philoſophe audacieux
Qui croyant ſe rendre fameux
Par des découvertes illuſtres,
A riſqué contre nous un romaneſque Ecrit
Qui n'a pas fait honneur à ſon ſublime Eſprit.
Cette fable philoſophique
A néanmoins ſçû plaire au cerveau lunatique
De quelques faux Sçavans & bizares Docteurs
Que la nouveauté ſeule engage en ſes erreurs.
Ce jeu qui devoit être une plaiſanterie,
A contre nous, enfin, paſſé la raillerie;

Et ſes Sectateurs captieux
Ont pris ſur ce ſujet, un ton trop ſérieux.
On vit de leurs fécondes plumes
Eclore aſſez rapidement
Un nombre de petits Volumes
Ecrits avec quelque agrément :
Mais pour aprécier ces comiques Ouvrages,
On ne les met qu'au rang des jolis badinages.
Quelques traits hazardés aux dépens du bon-ſens,
Et de la nouveauté les charmes ſéduiſans,
Leur attirérent les ſufrages
De quelques Curieux, ou qui paſſoient pour tels ;
Eſprits d'ailleurs légers, vains, ſuperficiels
Qui, pour ſe ſignaler, nous chargérent d'outrages.
A peine trouvions-nous deux ou trois défenſeurs ;

Les Pédans contre nous s'érigeoient en Auteurs ;
Et le beau ſexe même, amoureux de la mode,
Exaltoit à la Cour la nouvelle méthode.
Du Héros du Parti les Diſciples fameux,
Pour ébloüir l'eſprit de l'ignorant Vulgaire,
Elévoient juſqu'au Ciel, en des termes pompeux,
Sa découverte imaginaire.
Il ſçut avec adreſſe en uſurper l'honneur,
Quoi-qu'au fonds il ne fût que ſimple imitateur,
Et même Ecrivain plagiaire,
D'un certain Charlatan, Médecin Eſpagnol,*
Philoſophe viſionnaire,
Dont le cerveau brûlé s'égara dans ſon vol.
La Brigue cependant, yvre de ſon Syſtême,
Pour le mettre en crédit, uſa de ſtratagême,
Et prit ſoin de l'entortiller

* Gometii Pereiræ Antoniana Margareta Methymnæ Gampi 1554. *in fol.*

Le fictions & de fadaiſes,
En alleguant, pour preuve, un cahos d'hypotheſes
Qu'elle nous laiſſe à débroüiller.

MAIS avant que d'entrer en ce noir labyrinte,
Philoſophes, ſouffrez l'analyſe ſuccinte,
Que tous nos Animaux viennent vous préſenter,
Des reproches diſcrets qu'ils ont droit de vous faire.
C'eſt un petit préliminaire
Qui pourra ne vous pas flater.
Cependant de nos droits la modeſte défenſe
Jamais ne bleſſera l'exacte bienſéance.
Pour l'honneur de notre Etre il faut nous relever
De l'aviliſſement indigne
Où vôtre Chef fameux, par ſon orgueil inſigne,

Pour ſe faire une Secte, a voulu nous braver.
Et nous allons bientôt vous montrer ſi les Bêtes
Que vous privez de ſentimens,
Sur l'article des mœurs ne ſont pas toûjours prêtes
A vous faire rougir de vos égaremens.
Si cet article d'importance
Vous eſt prouvé bien clairement,
Il emporte la conſéquence
Que l'Animal procéde & qu'il vit ſagement;
Je vais donc commencer par un détail ſincére,
A développer ſans myſtére
Toutes les oppoſitions
De nos mœurs à vos paſſions.

NOUS voyez-vous brûler de la ſoif des richeſſes,
Et de l'ambition careſſer les foibleſſes?
Contens de la Nature, attentifs à ſa voix,

Nous ſuivons ſon penchant, nous obſervons
ſes loix.
Du jugement des ſens dont elle nous partage,
Plus ſagement que vous, nous ſçavons faire
uſage.
Le préſent nous ſuffit. Joüir eſt notre objet.
Sur l'obſcur avenir rien ne nous intéreſſe,
Tandis qu'à ce ſoin inquiet,
La crainte & les deſirs vous attachent ſans
ceſſe.

JAMAIS le moindre excès, jamais la
volupté,
Ne dérangent notre ſanté.
Nous goûtons les plaiſirs qu'inſpire la Nature;
Mais ils ſont meſurez, & notre joie eſt pure.
Pour prolonger nos jours au gré de nos Deſtins
Nous ne conſultons point l'art de vos Méde-
cins;

Dans les bois & dans les prairies,
Par un choix assuré nous sçavons recourir
Aux Simples propres à guérir
Nos langueurs & nos maladies.

LES Antres, les Forêts, les Côteaux, les Gazons,
Nous servent de retraite, & meublent nos maisons,
Et jusqu'aux plus petits Insectes,
Nous sommes nos seuls Architectes;
Vos Palais, je l'avouë, ont l'éclat du Soleil;
Vous les ornez d'azur & de riche dorure,
Et croyez fiérement que votre Architecture,
N'a rien parmi nous de pareil:
Mais nous vous opposons l'admirable structure
Dont nos ingénieux Oiseaux,
Dédaignans le Compas, la Regle & la Mésure;

Sçavent ſuſpendre en l'Air, ſur la Terre & les Eaux,
Leurs nids ſi bien placés dans un juſte équilibre,
Que leur balancement eſt auſſi ſûr que libre.
Pouvez-vous regarder ſans admiration,
Le Chef-d'œuvre de l'art, le nid de l'Alcion?
La Mer qui ſur ſes bords voit floter cet ouvrage,
L'admire, & par reſpect en écarte l'orage.
Sous un feuillage épais en goûtant la fraîcheur,
D'un Soleil trop ardent nous ſavons nous défendre.
Et quand des Aquilons le froid nous vient ſurprendre,
Dans de tiédes abris nous bravons ſa rigueur.

QUOI-QUE nous ignorions le ſublime Grimoire

Des Docteurs de l'Obſervatoire
Qui des reſſorts des Cieux ſont les fins Scrutateurs,
Nos petits Almanacs ſont plus ſûrs que les leurs;
Sur eux nous avons l'avantage
De prédire, à coup ſûr, le beau tems & l'orage;
De loin nous prévoyons la foudre, les éclairs;
Les changemens des vents, les tourbillons des airs;
Et nous avons encore aſſez de connoiſſance,
Pour nous mettre à couvert de leur noire influence.

LES Fleuves, la Terre & la Mer
Ne fourniſſent qu'à peine à vos ſuperbes tables
Ces ragoûts rafinés, ces morceaux délectables
Que l'on n'eſtime encor qu'autant qu'ils coûtent cher.

Les vins les plus exquis vous ſemblent inſipides,
Et vous empoiſonnez leur bonne qualité,
En les convertiſſant en ces flammes liquides
Qui vous brûlent le ſang par leur activité.
Cependant vous bûvez cette liqueur traitreſſe,
Dont vous pouſſez l'excès ſouvent juſqu'à l'yvreſſe.
Ainſi tous vos feſtins ſi variés, ſi doux,
Sont mêlés d'amertume & de dégoûts extrêmes.
Dans leur ſimplicité tous nos mets ſont les mêmes.
Un appétit reglé nous tient lieu de ragoûts.
Parmi nous il n'eſt point de Bête
Qui pour ſon aliment ne préfére le grain,
Tel que, pour nous nourrir, la Nature l'aprête,
Et que par tout répand ſa liberale main.
La Terre à nos déſirs offre avec abondance

Les fruits qu'elle produit pour notre ſubſiſtance.
Nos repas ſont honneur à la frugalité.
Notre boiſſon eſt ſaine, & ſans être enyvrante.
Elle nous déſaltére, & même nous contente,
Toûjours avec ſobrieté.

SANS ſuivre, comme vous, le caprice des modes,
Ni nous parer d'ornemens empruntés,
Nos plumes, notre peau ſont ſeules nos beautés,
Et toutes les ſaiſons nous les rendent commodes.
Tandis que vous tirez de nous
Vos profits, vos plaiſirs & votre nourriture,
Votre ingratitude eſt ſi dure,
Que nous ne recevons de vous,
Pour toute notre récompenſe,
Que perfidie & violence,

ECLAIRE'S & conduits par le droit naturel,
Nos mœurs, nos paſſions ſont toutes innocentes.
Nous ne craignons jamais les peines infamantes
Que contre vous décerne un Code criminel.
Parmi nous la Nature eſt toûjours reſpectée,
Même dans nos tranſports les plus voluptueux;
Mais vous la violez par l'ardeur déteſtée
D'un rafinement monſtrueux.

JE n'ai fait qu'effleurer d'une façon légére,
Et par les traits coulés d'un modeſte pinceau,
Nos inclinations & votre caractére,
Dont le contraſte entier finiroit le tableau;
Tâchons de l'achever, & de vous faire entendre
Juſqu'où la Bête peut étendre.

Sei

Ses facultés d'agir & ſon raiſonnement,
Dont l'ame eſt le principe & le ſeul fondement.
Mais pour vous en convaincre, il faut que je détruiſe
Votre bizarre opinion
Que chacun parmi vous contourne & ſubtiliſe
Bien moins par examen, que par prévention.
Ainſi, ſans redouter qu'un Cenſeur me reproche
Que je veüille éluder le nœud qui nous accroche,
Je vais mettre en leur jour vos propoſitions
Que je refuterai par mes objections.

D'ABORD vous ſoûtenez, quoi-que l'on vous en blâme,
Que nous ſommes des Corps organiſés, ſans Ame;

Que, conſtruits on ne ſçait comment,
Nous n'avons aucune puiſſance
De voir & de ſentir par quelque connoiſ-
ſance,
Ni même machinalement.
Et par une autre idée aſſez originale,
Vous oſez nier hardiment,
Que nous ayons phyſiquement
Ce que vous appellez la faculté vitale.
Mais quand vous nous privez de ſenſibilité,
Helas! vous le ſçavez, c'eſt cette qualité
Qui ſeule nous rend miſerables:
Que nous vous ſerions redevables,
Si votre idée étoit une réalité
Qui nous pût revêtir d'impaſſibilité!
Nous entendriez-vous crier, gémir & plain-
dre,
Quand, à force de coups, vous voulez nous
contraindre:

Mais nos gémiſſemens, notre vive clameur,
Selon vous, ne ſont point des ſignes de douleur:
Vous ne faites de nous que des Montres ſonnantes
Dont, lorſque le timbre eſt frapé,
Les Machines rétentiſſantes
Rendent le même ſon qui nous eſt échapé.
Grace à vos rêves ridicules,
Eh bien, nous voilà donc transformés en Pendules.
N'eſt-ce point trop nous ennoblir?
Oui, dites-vous, il faut encor vous avilir;
Vous n'êtes, tout au plus, que des Marionnettes
Qui, ſans ſçavoir agir, faites des pirouëttes.
Mais nous vous répondons, levez votre bandeau;
Notre métamorphoſe eſt dans votre cerveau.

C'eſt pour vous égayer dans votre humeur cauſtique,
Que vous ne remuez nos Corps
Que par un mouvement de ſimple méchanique,
Dont, au lieu de nos ſens, vous faites des reſſorts.
Quoi! le Renard, le Singe & les Bêtes canines
Ne ſont que de pures Machines
Qui, ſans perception & ſans nul ſentiment,
N'ont, dans leurs fonctions, qu'un jeu de mouvement?
L'adroit imitateur de la malice humaine,
Le Singe, loin d'agir & penſer finement,
N'eſt donc qu'un tuyau d'Orgue, ou bien quelque inſtrument
Qui ſuit par ſes reſſorts une route incertaine?
Mais à quoi penſez-vous quand, pour nous abaiſſer,

Vous voulez nous faire paſſer
Pour des maniéres d'Etre & pour des Corps
ſans vie?
Je tiens ce dernier trait pour un trait de folie.
En des jours de bataille un Cheval plein d'ar-
deur
Ne vous prouve-t-il pas ſon intrépide cœur?
Quand vous nous égorgez par votre violence,
Pour tirer de nos chairs les ſucs vivifians;
Votre barbare expérience
Ne vous dit-elle pas que nous mourons vi-
vans?
D'une Louve affamée, ou de rage écumante,
Si vous aviez ſenti la gueule dévorante
Vous entamer le bras du moindre coup de
dent,
Vous ne formeriez plus votre abſurde inci-
dent.

MAIS c'eſt trop m'arrêter ſur cette bagatelle
Qui ne mérite pas tant de diſcution.
Traitons une autre queſtion
Plus digne de notre querelle.
D'un Principe certain tâchons de convenir.

QUAND vous voulez vous définir,
Ne déclarez-vous pas, ainſi que tous les Hommes
Qui n'en ſont point formalisés,
Que vous êtes ce que nous ſommes,
Des Animaux organisés?
Or ſi nous ſommes des Machines,
Vous en êtes auſſi, du plus ou du moins fines.
Avec vous ſur ce point, nous voilà donc d'accord;
Mais dans tous nos écrits & propos d'injure,
Lors que vous ſoûtenez que la ſage Nature
Nous a formés ſans Ame, & nous meut par
reſſort.

Le ſeul mot d'Automate eſt donc ce qui nous
pique,
Dans le ſens que vous l'exprimez,
En nous attribuant des Corps inanimés:
Or, ſur cela je vous replique:
Ce qui nous conſtitüe en Etres d'Animaux,
Sont nos Senſations & nos Eſprits vitaux.
Mais votre Automate arbitraire
Ne ſçauroit recevoir qu'une Ame imaginaire.
Il ſuit que nous naiſſons & vivons agiſſans,
Par un Principe interne animés & penſans,
Toûjours pour nôtre bien en chaque circonſtance,
Procédans à nos fins par notre connoiſſance.
La Machine Automate, en ſon arrangement,
N'a point la faculté d'agir par jugement;
Avec tous ſes reſſorts d'une induſtrie extrême
Elle ne peut penſer, ni ſentir par ſoi-même:
Mais la Nature, en nous formant,

Veut bien nous influer certain raiſonnement:
Ainſi, la différence éclate
De la Bête qui penſe, & de votre Automate.
Nous ne ſommes point envieux
Que vos habiles Machiniſtes
Et vos plus excellens Artiſtes
Prêtent à leur Machine une langue & des yeux;
Ils la feront parler; mais jamais leur ſçavoir
Ne fera qu'elle puiſſe entendre, appercevoir.
L'artifice peut bien l'exercer à la danſe,
Avec grace & juſteſſe, en méſure, en cadence:
Il lui peut encore aſſortir
Nos actions extérieures;
Mais pour nos paſſions qui ſont intérieures,
Il ne pourra jamais les lui faire ſentir.
Leur Machine, en un mot, n'eſt qu'artificielle,
Et la nôtre, au contraire, eſt toute naturelle;
Elle a, comme la vôtre, un principe penſant

Qui la regle & conduit dans un ordre constant.
Sans doute cet article blesse
Votre extrême délicatesse.
C'est une vérité que vous voulez bannir ;
Mais que, pour notre honneur, nous devons soûtenir :
Et si cet argument n'est pas assez plausible,
Je vais en proposer un autre plus sensible.

QUE de vos Ouvriers le Génie inventif
Epuise tout son Art ; qu'il excelle & rafine
A perfectionner la plus rare Machine ;
Pourra-t-il lui donner un Esprit sensitif?
Supposons qu'en son Corps il place les Viscéres,
Qu'il y joigne des Nerfs, des Veines, des Artéres ;
Qu'il les ajuste dans leur rang,
Pour y faire couler & circuler le sang :

Dans ce Chef-d'œuvre méchanique
Pourra-t-il faire agir la vertu prolifique,
Et lui communiquer par quelque infusion,
Un principe effectif de génération?
La Poupée en ressorts la mieux envelopée,
Disposée, assortie avec dextérité,
N'aura jamais la faculté
D'engendrer une autre Poupée.
Mais tous nos Animaux ont la proprieté
De perpétuer leur espece
Lors que la Nature les presse
De joindre leurs plaisirs à la fécondité.

VOS autres visions plus creuses que subtiles
Vous fournissent encor cent contes puériles:
Tâchons de les tirer de leur obscurité,
Pour ensuite y répondre avec solidité,
En réfutant vos syllogismes
Et tous vos capticux sophismes.

VOUS dites que nos mouvemens
Que je soûtiens produits par quelque connoissance,
Sont naturels au Corps, & tous indépendans
D'un principe d'intelligence;
Et pour donner du poids à votre objection,
Dont vous faites souvent la répétition,
Après un détail assez ample,
Vous vous daignez enfin, proposer pour exemple.
L'Homme, nous dites-vous, mange, boit
marche, écrit,
Touche le Clavessin, badine, chante & rit;
Et tout cela se fait sans que l'Ame intervienne,
Ni que la volonté prévienne:
Ce sont des mouvemens purement naturels,
Des effets & des jeux des ressorts corporels;

Et que dans l'Animal on nomme ſpontanées ;
Enfin, de ſimples actions
Qui ſe font ſans réflexions,
Et que la volonté n'a point déterminées.
Or, puiſque l'Homme ignore, en remuant ſon Corps,
Les méchaniques Loix qui reglent ſes Reſſorts,
Pourquoi faudra-t-il que la Brute
Ait beſoin de penſée & de raiſonnement ?
Elle ne doit agir que naturellement,
Sans connoître comment tout cela s'exécute.

LORS que vous voulez bien vous comparer à nous,
Vous nous faites honneur ; mais par là croyez-vous
Nous ébloüir & nous confondre ?

Ne vous abuſez pas ; nous allons vous répondre.

JE ne diſpute point, & conviens avec vous,
Que vous ignorez comme nous,
Comment ſe fait le Jeu de cette Méchanique
Qui par ſa Puiſſance phyſique,
Sans un ordre de l'Ame, agit ſur les reſſorts
Qui font remuer notre Corps :
Mais nous vous conteſtons l'abſurde conſéquence
Que vous prétendez en tirer,
Lors que vous oſez aſſurer
Qu'il s'enſuit que la Bête agit ſans connoiſſance.
Car ne ſentez-vous pas que cette induction
Auroit auſſi ſur vous, ſelon votre ſyſtême,
Une juſte application ;
Et qu'il réſulteroit de votre erreur extrême,

Que quand vous agiſſez, ce n'eſt qu'aveuglément?
Pourquoi vous avilir ſi ridiculement?
Ne vous dégradez point pour nous faire injuſtice.
Quoi-que nous ignorions le ſecret artifice
Des reſſorts qui nous font mouvoir,
Nous avons cependant le don de concevoir
Le motif & l'objet, le ſujet & la cauſe
Qui nous font entreprendre ou l'une ou l'autre choſe;
Et nous ſavons encor parvenir à nos fins,
Toûjours par les plus ſûrs & les plus courts chemins;
Car quelle que ſoit la lumiére
Qui nous conſerve & nous conduit,
L'Ame ordonne, le Corps agit,
Sans que l'Homme & la Bête en ſçachent la maniére.

Ceci ſoit dit ſans offenſer
La plus ſaine Philoſophie
Qui, nous laiſſant nôtre Ame & l'acte de penſer,
Vous condamne & nous juſtifie.
Mais ſur la négative un Docteur aiguiſé
N'eſt pas aiſément épuiſé;
Il ſoûtient par orgueil le faux de ſon Principe,
Ou ſon illuſion rarement ſe diſſipe.

VOUS oſez dire que le Chien
Ne voit, ne ſent, ne connoît rien.
Pénétré de douleur, s'il a perdu ſon Maître,
S'il court pour le chercher avec empreſſement;
Et d'abord qu'il le voit paroître,
S'il lui marque ſa joie & ſon attachement;
S'il le flate, le ſuit, le baiſe & le careſſe:

Si ſes ſauts, ſes tranſports expriment ſa tendreſſe;
Tout cela, dites-vous, ſe fait ſans paſſion:
Le Chien n'en ſent pas plus qu'une Aiguille aimantée
Qui ſans ceſſe ſe meut & ſe tourne agitée,
Pour rencontrer ſon Pole avec préciſion;
Dès qu'elle l'a trouvé, contente, ſatisfaite,
Elle reſte paiſible, & n'eſt plus inquiéte.

Cette abſurde comparaiſon
Fait tort au Philoſophe, & choque la raiſon:
Car que l'Aiguille, enfin, libre dans la Bouſſole,
Incline vers le Nord, cherche & trouve ſon Pole;
Son repos ou ſon mouvement
Peut-il vous démontrer un tendre ſentiment?

L'Aiguille

L'Aiguille eſt toûjours fer: l'Aimant eſt toû-
jours pierre:
Ce ſont des compoſés d'une inſenſible terre:
Mais du moins convenez que ſur ces Mine-
raux,
Nous avons l'Aſcendant des Eſprits Anima ux
Vous le niez. Voyons ſi je pourai vous vaincre.
Oui; l'Eſprit de mon Chien ſuffit pour vous
convaincre.
J'en pourrois ici raſſembler
Mille faits ſinguliers qu'on auroit peine à
croire:
Mais pour ne vous pas accabler,
Je me contenterai d'en effleurer l'Hiſtoire.
Quoi-qu'injuſtement prévenu,
Vous ne combatrez pas un trait bien reconnu.

LE BARBET DE L'OFFICIER.

CERTAIN vieil Officier réduit à la misére
(Ce cas eſt aſſez ordinaire)
N'avoit pour Domeſtique, & preſque pour tout bien,
Qu'un Barbet qui fut ſon ſoûtien.
Ce compagnon tendre & fidéle,
Pour ſon Maître indigent fut touché de pitié,
Peut-être d'interêt. Non, c'étoit d'amitié;
Et pour le bien nourrir employa tout ſon zéle.
Il prend donc le parti d'être ſon Pourvoyeur.
Tantôt au Chaircutier, tantôt au Rotiſſeur
Il eſcamotte quelque proie
Qu'à ſon Maître, à l'inſtant, il apporte avec joie.

Le Boulanger voiſin n'étoit pas plus exemt
De lui fournir en pain ſon petit contingent.
Au ſurplus, adroit à la chaſſe,
Souvent il attrapoit le Canard & l'Oiſon,
Le Liévre, le Faiſan, le Lapin, la Bécaſſe,
Qu'il aportoit entiers juſques dans la maiſon.
Ainſi, chez l'Officier fumoit graſſe cuiſine
Qui calmoit ſon humeur chagrine.
Mais enfin il paya ſon tribut à la mort.
Alors dans ſa douleur amére,
Le Barbet ſe déſole, hurle, ſe déſeſpére;
Et d'un Maître ſi cher veut partager le ſort,
Dès qu'on léve le corps pour le porter en terre,
Il ſaiſit le cercueil, il le grate, il le ſerre:
En vain on le repouſſe, il veut à chaque inſtant,
Se jetter dans la foſſe, & s'enterrer vivant.
A ſa douleur ſi violente

Succéde une langueur plus cruelle & plus lente,
Sur la foſſe il ſe couche : il refuſe le pain,
Et ſouffre la ſoif & la faim.
Les yeux noyés de pleurs, il gémit, il ſoûpire ;
Et percé de douleur, ſur la tombe il expire. *

Si ce fait très-récent vous paroît incertain,
Vous en croirez peut-être un autre plus antique,
Et dont l'Hiſtorien Romain **
Fut même ſpectateur & témoin autentique.

* A Tours.
** Dion Caſſius.

LE CHIEN DE SABINUS.

SABINUS Favori de Tibére Céſar
Qui l'aimoit tendrement comme ſon fils bâtard,
Fut accuſé de quelque crime ;
Et par un Décret légitime,
Il fut conduit à Rome où, pour bonne raiſon,
Par ordre du Sénat il fut mis en priſon :
D'abord ſon Chien voulut l'y ſuivre ;
Mais, à coups de bâton, il en fut empêché :
Séparé de ſon Maître il ne pouvoit plus vivre,
Et triſte près ſa porte il gémiſſoit couché.
Cependant au coupable on fit trancher la tête
Et le tronc, avec elle, au Tibre fut jeté.

Le Chien du haut du pont, ſans que la peur
l'arrête,
Dans le Fleuve s'élance avec rapidité;
Plonge au fond, prend la tête, & ſur l'eau
la rameine,
Triſtement la regarde, & nageant avec peine,
Sur ſon dos il ſoûtient le cadavre flotant,
Le porte juſqu'au bord, & meurt au même
inſtant.
A ce touchant ſpectacle on vit la fiére Ro-
me
Etonnée, admirer tant de fidélité;
Applaudir & vanter la généroſité
D'un Chien dont le bon cœur fait honte au
cœur de l'Homme.*

DANS les ſiécles paſſés, ni dans les tems
préſens,

*Dion Caſſius.

Chez ſes meilleurs amis, ſa femme, ſes enfans,
Quelqu'un a-t-il oſé prétendre
De trouver dans leur cœur une amitié ſi tendre?
Mais pour ſauver vos jours, vous tirer d'embarras,
Tous nos Chiens prodiguent leur vie,
Souvent pour des Maîtres ingrats.
Dites d'où leur peut naître une ſi noble envie?
Une pure Machine, & ſans nuls ſentimens,
Peut-elle exécuter de ſi beaux mouvemens?
Il en réſulte donc la juſte conſéquence,
Que le Chien voit, connoît, qu'il ſent, agit & penſe;
Et qu'il eſt dirigé par un raiſonnement
Qui dans ſes actions jamais ne ſe dément.
Je paſſe encore ſous ſilence
Ses ſoins ſi vigilans pour votre ſûreté,

Ses ruſes, ſon adreſſe & ſa ſubtilité
Pour la Chaſſe, le Chant, la Muſique & la Danſe.
Si vous réfléchiſſez d'un eſprit moins hautain ;
Qu'il pratique le beau du Natutel humain,
Ne conviendrez-vous pas qu'une Ame eſt l'origine
Du procédé du Chien qu'on traite de Machine?
Ces fortes démonſtrations
Ne ſont point des convictions
Pour des Eſprits opiniâtres
Qui de leurs préjugés ſont toûjours idolâtres.

VOUS prétendez prouver que tous nos mouvemens
Se font par la Machine & non par ſentimens:
Tout autre Philoſophe avoûroit le contraire.
Vous n'en convenez pas: Creuſons dans la matiére.

Mon triomphe en ſera plus noble & plus brillant,
Et votre abus plus éclatant.
Quoi-que vous profeſſiez une haute ſcience,
D'où vous nous regardez avec tant de mépris;
Toutefois permettez que nos petits Eſprits
Vous montrent nettement, malgré leur ignorance,
Le principe certain des mouvemens ſécrets
Qui pour nous conſerver ſont toûjours ſi parfaits.

L'OISEAU DE PROIE ET LE POULET.

LE LOUP ET L'AGNEAU.

LORS qu'un avide Oiseau de proie,
Soit Aigle, Milan ou Vautour,
Par un rapide vol s'éléve ou se déploie
Pour fondre tout-à-coup sur une Basse-cour;
D'où vient que le Poussin qui ne fait que d'éclore,
Quoi-qu'il ne l'ait point vû, craint qu'il ne le dévore;
Et qu'il se sent saisir d'un vif frémissement
Au seul son que produit son aigu sifflement?
Quelle machine salutaire
Le fait fuir tremblotant du côté de sa mere?

Par quel motif va-t-il chercher
Cet azile pour ſe cacher?

PAR quels reſſorts un jeune Agneau,
A qui le Loup eſt un objet nouveau,
S'effraie & s'enfuit-il à ſa premiere vûë
Qui le frape à l'inſtant d'une horreur inconnuë?
A la Brébis ſa Mére il a d'abord recours;
Son bélement plaintif l'apelle à ſon ſecours.
Néanmoins quoi-qu'au Loup le Chien ſoit ſi ſemblable,
Que ſouvent le Berger peut même s'y tromper,
L'Agneau tranquilement voit le Chien près l'étable;
Et même ſe raſſure en l'entendant japer.
Ce nouveau-né ſi foible & ſans expérience,
Comment en conçoit-il toute la différence?

Par quel ſecret à-t-il appris
Que les Loups ſont toûjours ſes mortels ennemis ?
Tandis qu'auprès du Chien il paît ; & le regarde
Comme un fidéle ami qui veille pour ſa garde ;
Pour éclaircir ces faits myſterieux,
Loin de vous expliquer avec quelque évidence,
D'une comparaiſon vous cherchez l'aparence,
Que vous nous objectez d'un ton impérieux.
Voici la frivole réponſe
Que votre Oracle obſcur gravement nous prononce.

UNE aiguille de fer s'approche de l'Aimant ;
Opoſez-lui diverſement
D'un pareil Aimant l'influence ;
Elle s'enfuit à ſa préſence.

De là vous concluez, ſans aucun fondement,
Que du Loup, du Vautour, par cettains vehicules;
Il exhale, il s'élance imperceptiblement
D'occultes qualités, de ſubtils Corpuſcules
Qui, portés dans les yeux de l'Agneau, du Poulet,
De leur fuite ſubite opérent tout l'effet.
Au défaut de raiſons ſolides,
Vous offrez de grands mots qui de preuves ſont vuides;
Et vous faites valoir comme une autorité,
Cette eſpéce de parité.

MAIS pour en démontrer la fauſſe conſéquence,
Je n'ai pas beſoin de ſcience.
Je conteſte d'abord & détruis clairement
Les concluſions ridicules

Que vous tirez de l'Argument
Du pouvoir émané de certains Corpuſcules
Qui s'élancent du corps du Vautour & du Loup,
Et que vous ſupoſez produire, tout-à-coup,
La fuite craintive & rapide
De l'innocent Poulet & de l'Agneau timide :
Car à conſiderer leur ſituation
Qui de leurs ennemis leur préſentoit la face ;
Ils auroient dû d'abord, en ſuivant ſur leur trace
La ligne de direction,
Courir tout droit vers eux ſans nulle prévoiance.
Cependant, que font-ils? Ils craignent leur préſence,
Et loin de diriger leurs courſes en avant
Par un machinal mouvement,
Ils font un demi-tour, retournent en arriére,

Et chacun s'enfuit vers ſa Mére,
Pour ſe mettre à l'abri de ſa protection.

CE n'eſt donc point l'effet de l'émanation
De ces prétendus Corpuſcules
Que le Loup, le Vautour, par certains véhicules,
Ont lancé de leurs corps aux fibres du Cerveau
Et du Poulet & de l'Agneau,
Qui leur fait éviter & fuir, à l'oppoſite,
De leurs ennemis la pourſuite:
C'eſt pour leur conſervation
Qu'un Etre intérieur produit cette action.

POUR réfuter l'erreur & les vaines chiméres
Des Puiſſances corpuſculaires
Qui font l'entêtement de vos Cartéſiens,
Cette réponſe doit ſuffire:

Car tous nos Animaux ſuivent, pour ſe conduire,
Tout ce que leur Raiſon leur fournit de moiens.

AINSI, la Vertu magnétique
Dont vous faites briller votre comparaiſon,
Dans de pareils ſujets eſt toute chimérique,
Et ne peut, avec eux, faire de liaiſon.

EN vain vous ajoûtez qu'en cette conjoncture,
Si l'Agneau, le Pouſſin, ſurpris, épouvantés,
Pour ſe mettre à couvert, prennent leurs ſuretés,
C'eſt un effet de la Nature,
Dont la ſeule néceſſité
Toûjours les détermine à leur utilité;
Car loin de conteſter cet heureux avantage
Dont la Nature nous partage,

Nous

Nous ſerions des ingrats ſi nous méconnoiſ-
ſions
Son impulſion bienfaiſante ;
Comme Principe intime & Cauſe efficiente,
Dont nous tenons nos Sens & nos percep-
tions :
Oui ; c'eſt notre *Mobile* auſſi bien que le
vôtre,
Qui du plus ou du moins différent l'un de
l'autre.
C'eſt pour vous en convaincre avec plus d'a-
grément,
Que je veux bien, par déference ;
Avoir pour vous la complaiſance
De vous donner ici le ſpectacle charmant
De quelques Animaux de différente eſpèce.
Leur bon-ſens, leur eſprit, leur grand cœur,
leur adreſſe,
Qui brillent dans leurs actions,

Vous conduiront, ſans doute, à des réflexions
Qui diſſipant votre caprice,
Vous forceront, enfin, à leur rendre juſtice.
Je laiſſe du diſcours l'ordre & la liaiſon,
Et je ne veux, par leur Hiſtoire,
Que vous prouver qu'ils ont la gloire
De ſe laiſſer toûjours guider par leur Raiſon.
Je pourrois bien plus loin pouſſer cet avantage
Pour l'Animal privé, même pour le ſauvage;
Mais pour ne nous pas trop orner,
Je veux, par modeſtie, à ce point me borner.
Il en eſt parmi nous dont la fine malice
Peut de l'homme imiter la ruſe & l'artifice.
Cette Bête eſt le Singe, adroit, ingénieux,
Qui, malgré tous ſes traits hideux,
De la Bête ne ſemble avoir que l'aparence.
C'eſt donc par lui que je commence;
Mais pour repouſſer encor mieux
Tant de traits ſi calomnieux,

Je vous ferai bientôt paſſer comme en revûë
Nos Quadrupedes, nos Oiſeaux,
Nos Monſtres des déſerts & d'autres Animaux;
Dont l'Ame groſſiére eſt pourvûë
De ſi grands ſentimens, ſi généreux, ſi doux,
Qu'on en trouve très peu d'auſſi beaux parmi vous.

LE SINGE ECHAPE'.

ENTRE l'Homme & le Singe il eſt tant de diſtance,
Quand il faut au niveau raprocher leur raiſon;
Que je n'aurai point l'inſolence
D'en faire, en tous les cas, une comparaiſon.
Lors que cet Animal de mine ridicule
Veut s'ériger en votre Emule;
Ce n'eſt que du mauvais côté
Qui touche de plus près votre malignité.
Cet endroit, néanmoins, lui devient favorable,
Puiſqu'il lui ſert à vous prouver
D'une maniére inconteſtable,
Que vous ne pouvez le priver,
Sans erreur & ſans injuſtice,

D'un jugement mêlé de ruſe & d'artifice ;
Et pour vous en tracer des opérations ;
Je vais vous faire ici trois diſſertations.

UN vieux Singe ruſé ; mais pourtant ſans malice
(*Ce cas eſt aſſez rare*) *étoit doux, familier,*
Et de cent tours badins de ſon joli métier,
Il ſçavoit pratiquer l'agréable exercice.
Il avoit ſçû gagner, *par tous ſes jeux folets ;*
L'amitié de ſon Maître & celle des Valets.
Il eut une avanture & hardie & plaiſante
Dont il ſe dégagea par ſa ruſe prudente.
La ſcene s'eſt paſſée en Suiſſe, en un Hôtel
De la Ville de Neûchâtel.
Mais n'allez pas tirer de cette circonſtance
Une maligne conſéquence.
Quoi-qu'il en ſoit, ce Singe étoit ſi bien traité,
Qu'il étoit preſque en liberté.

D'une corde longue & légére,
De crainte de le perdre, on l'avoit attaché;
De façon qu'il pouvoit, ſans en être empêché,
Se donner dans la cour une large carriére.
Toutefois, ſe croyant encor trop reſſerré
Dans le libre circuit d'un aſſez long eſpace;
De ſa corde qui l'embaraſſe
Il dégage & défait tous les nœuds à ſon gré.
Enſuite, avec les dents il coupe, tranche, arrache
Le bout inférieur qui le tient à l'attache:
Mais ce qui cauſe ſon effroi,
C'eſt qu'il faut qu'il traîne après ſoi
L'incommode & dangereux reſte
Qu'il n'a pû détacher de ſon lien funeſte.
Bien-tôt, à la faveur des ombres de la nuit,
Devenu plus hardi, ſur les toits il s'enfuit.
Là, tandis qu'il s'égaie, il voit briller la Lune
Qui prête ſes rayons à ſa bonne fortune.

Alors, s'il se souvient de sa captivité,
C'est pour mieux respirer un air de liberté.
Charmé de n'être plus esclave,
Il parcourt à loisir les maisons du quarrier:
Du toit il descend à la cave;
De la cave il monte au grenier.
Il admire au Jardin les fleurs que font éclore
Les Zéphirs & les pleurs de la naissante Aurore.
Il cherche, flaire, tâte, & prend le meilleur fruit
Qui convient à son appétit.
Déja le Dieu du jour dans son Char de lumiére
Avoit éclairé l'Horizon;
Et l'absence du Singe avoit mis la Maison
Dans un trouble mêlé de crainte & de colére.
Alors, le Domestique inquiet, incertain,
S'aproche de son Maitre, & d'un air de chagrin
Il lui déclare & lui récite
Les ruses de son Singe & sa sécréte fuite.

On s'arme de bâtons, on le cherche partout;
On parcourt la maiſon de l'un à l'autre bout;
Mais le Singe, à ce bruit, avoit pris ſon parti:
Il regagne les toits: C'eſt là qu'il ſe retranche,
Et que dans ſa joie il s'épanche,
A couvert des aſſauts dont il eſt averti.
Agile & vigilant il pare avec adreſſe
Les pierres que de loin on lui lance ſans ceſſe:
Il s'aperçoit qu'on cherche à le joindre de près:
Il ſçait que par le bout de ſa corde qu'il traîne
On pourroit le ſaiſir & l'attirer ſans peine;
Mais alors à ſes piés il la retire exprès.
Ainſi, de toit en toit, il court, ſaute & plaiſante
Sans laiſſer ſa corde pendante
Qu'il prend toûjours grand ſoin de tirer promptement,
Afin de prévenir un triſte événement.

C'eſt par cette fine conduite,
Que de ſes ennemis il trompe la pourſuite;
Et qu'il trouve le ſeul moien
D'éviter l'embarras d'un reſte de lien.

QUOI-QUE cette action ſoit ſimple en apparence;
Il regne dans le fond un Eſprit de prudence
Qui, partout répandu, fait voir ſenſiblement
Que par un vrai raiſonnement
Cet Animal a ſçû prévoir & ſe défendre
Des piéges qu'on lui pouvoit tendre:
Mais ſi vous exigez des faits plus importans;
Et qui vous prouvent mieux toute ſa connoiſſance,
Je vais vous en convaincre, avec pleine évidence,
Par un détail certain de deux faits éclatans:

LE SINGE DE CHARLES-QUINT.

DE tous les Animaux que produit la Nature,
Chaque eſpèce eſt diſtincte & le nombre infini:
Mais elle a dans le Singe, à peu près, réüni
Ce qui d'un Homme laid préſente la figure.
Sur elle tous ſes traits paroiſſent copiés.
C'eſt un Homme croqué qui marche à quatre piés.
Si dans ſon compoſé bizarre
La Nature ſe jouë; au moins elle répare,
Par un joli mêlange & d'eſprit & d'humeur,
Tous les défauts de ſa laideur.

MAIS dites-nous ici, Philoſophe équivoque,

Parmi vous n'eſt-il point de ces Ours mal-léchés,
Que la Nature encor n'a pas bien ébauchés;
Et dont l'Eſprit répond à la mine baroque?
Ne produit-elle pas tous les jours à vos yeux
De ces Maſſes de chair dont la ſtructure informe
Ne préſente qu'un Homme imparfait & difforme,
Et dont le caractére eſt des plus odieux?
Leur Ame envelopée en un bloc de matiére,
Ne peut du ſens-commun atteindre la lumiére.

LE Singe eſt bien plus fin: il pénétre, il prévoit,
Exécute; ou du moins, imite ce qu'il voit.
Quoi-que vif & badin, ſa malice agréable
Rend ſon Eſprit diſciplinable.
Ecoutez un beau trait qu'on vous peut garantir;

Puiſqu'un grand Empereur * daigna s'en divertir ;
Et qu'il a trouvé place en ſa fameuſe hiſtoire
Pour en conſerver la mémoire.

UNE jeune Guenon élevée au Palais
Faiſoit de ce Héros quelquefois les délices.
Outre tous ſes progrès dans les jeux d'exercices,
On ſçut lui faire apprendre à joüer aux Echets.
Ce fait qui paroît incroiable,
Eſt néanmoins très-véritable.
Ce Prince voulut bien ſe donner le plaiſir,
Dans un moment de ſon loiſir,
De commencer une partie
Aſſez plaiſamment aſſortie
Avec ce petit Animal
Qui, fier de cet honneur, ſe croyoit ſon égal.

* Charles-Quint.

ON aporte un Damier; on y range les piéces,
Dont les vives couleurs de diverſes eſpéces
Brilloient d'un émail précieux
Qui de notre Guenon ébloüiſſoit les yeux.
Placée en un Fauteüil, elle a ſous ſon derriére
Un couſſin de velours qui la rend bien plus fiére.

APRE'S que l'Empereur a commencé le Jeu,
Elle touche un des Pions, elle l'avance un peu;
Mais quand elle aperçoit qu'une Piéce eſt en
priſe,
Elle la tourne en badinant;
Fait ſemblant de rêver, & puis ſaiſit l'inſtant
De la retirer par ſurpriſe.
C'eſt pour la punir doucement
De ſa ruſe trop indiſcrette;
Qu'on lâche ſur ſes doigts, aſſez légérement,
Quelques petits coups de baguette.
La Guenon ſent ſa faute; & craignant le retour,

Elle avance sa Dame, ou fait roquer sa Tour.
De chaque Piéce principale
Elle sçait exercer & la marche & les droits:
Ici son Chevalier, là son Fou se signale:
Tous, jusqu'au dernier Pion, font de vaillans exploits.
Quand elle a réussi dans quelque coup d'adresse,
Le Palais retentit de ses cris d'allégresse.
Cependant son vainqueur, par ses arrangemens,
La force en ses retranchemens,
Et le moment fatal s'avance
Où son jeu trop broüillé se trouve sans défense.
Attentive à sauver & sa Dame & son Roi,
Le mot d'Echec & Mat la fait trembler d'effroi.
Enfin, quand elle voit que, malgré ses finesses,
Sa défaite est certaine, elle broüille les piéces,
Et les jetant par terre avec emportement,
Renverse le Damier & s'enfuit brusquement.

Mais, par précaution, cette maligne Bête
Du fond de son fauteüil avoit tiré soudain
Et par finesse son coussin;
Dont, pour parer les coups, elle couvre sa tête.

BIEN des Hommes, en pareil cas,
Se tireroient plus mal d'un semblable embarras!
Combien s'en trouve-t-il dont l'Ame trop grossiére
N'a jamais bien compris les plus simples sécrets
De cette marche réguliére,
Qui s'observe au fin jeu d'Echets?
Du Singe, cependant, l'attention légére
A sçû développer tout ce petit mystére.

EN quittant sa partie à-t-il pû faire mieux,
Pour se mettre à couvert des coups imperieux
Dont le menaçoit la baguette,
Que de saisir son oreiller;

Le mettre sur sa tête, & vîte se couler
Subtilement en sa logette?

APRE'S cette observation;
S'il vous restoit encor la moindre répugnance
D'avoüer que le Singe a quelque intelligence;
Le fait qui suit fera votre conviction.

LE SINGE ET L'ECOLIER.

LE Singe & l'Ecolier ſont preſque même choſe
Pour la malice & pour l'oiſiveté.
Sans peine on conviendroit de cette parité ;
Si nous étions au tems de la Métempſicoſe.
Quoi-qu'il en ſoit, un Ecolier
Eloigné des yeux de ſon Maître ;
S'amuſoit dans ſa chambre, au lieu d'étudier ;
A regarder par la fenêtre
Sur la terraſſe d'un jardin
De la maiſon de ſon voiſin,
Il aperçut un Singe étendu ſur le ſable ;
Dans un beau jour d'Eté, pur, ſerein, agréable,
Reſpirant des Zéphirs cette aimable fraîcheur

Qui d'un Soleil trop vif temperoit la chaleur.
Cet Ecolier jaloux d'un état ſi tranquile,
Prend un Miroir ardent que d'une main habile,
Il préſente au Soleil dont il raſſemble & joint
La chaleur concentrée en ſon plus juſte point.
Charmé de ſa malice & de ſon induſtrie,
Sur le Singe il ajuſte, il adreſſe à propos
Les rayons réünis qui lui percent le dos.
Cet Animal ſurpris, ſaute, s'agite & crie.
Arrêté par ſa chaîne il ſe cache en un coin,
Pour voir d'où vient le feu qui le brûle de loin.
Il découvre bien-tôt que c'eſt l'effet d'un verre
Tourné vers le Soleil aſſez obliquement,
Dont les rayons ſur lui dardés directement,
Percent comme la flamme & l'éclair du Tonnerre.
Cependant l'Ecolier continuant ſon jeu,
Le Singe ne pouvoit ſe ſouſtraire à ſon feu.
On avoit près de lui laiſſé par avanture,

Uu tas de vieux chiffons, reſtes de baliüres.
Dans cet amas confus il choiſit un Ecran
D'où pendoit un bout de ruban.
Oh, qu'il faiſoit beau voir ſes tours de Singerie!
Couvert de cet Ecran comme d'un Paraſol,
Il brave le miroir avec effronterie,
Et marche gravement comme un fier Eſpagnol.
L'Ecolier indigné de ſa morgue inſolente,
Redouble ſes efforts, & toûjours lui préſente
Les feux de ſon Miroir ardent
Que de tous côtés il lui lance;
Mais le Singe, à l'inſtant, pare leur violence
A l'abri de l'Ecran qu'il tourne en gambadant,
Et qu'aux traits du Soleil avec art il opoſe.
L'Ecolier de dépit ſur ſon lit ſe repoſe.
Enfin, ces petits jeux ayant duré long-tems,
Ce beau combat finit faute de combatans.

De ce nouveau genre d'eſcrime

Quelque Payſan eût été,
Et le joüet & la victime.
Le Singe plus ſubtil a pourtant évité,
Par ſon raiſonnement ſuivi de connoiſſance;
Un péril préparé par l'effet imprévû
De ce Verre brûlant qu'il n'avoit jamais vû;
Et dont il ignoroit la ſecrette puiſſance.

S'IL faloit détailler tous les faits ſinguliers,
Et les tours ſurprenans qui ſignalent ſans ceſſe
Du Singe ingénieux la maligne fineſſe,
Il faudroit employer des volumes entiers.
Mais ſi les trois récits que je viens de vous faire,
Ne prouvoient pas aſſez qu'une raiſon l'éclaire,
Vous pouvez conſulter vos plus graves Auteurs
Et les Rélations des fameux Voyageurs:
Leurs reſpectables témoignages
Vous prouvent invinciblement,
QUE ce fin Animal a plus d'entendement

Que n'en ont la plûpart de vos Peuples Sauvages !
Il ſçait adroitement pratiquer les moiens
D'en impoſer aux Indiens ;
Et même, il ſçait lier par ſes façons gentilles,
Un commerce galant avec leurs jeunes filles :
On en voit naître tous les jours
D'aſſez bizarres fruits de leurs libres amours,
Dont la production à l'Homme eſt ſi ſemblable,
Que chez ces Nations il paſſe pour croiable
Que le Singe malin, refuſe de parler
Et feint d'ignorer leur langage,
Pour s'exempter de travailler,
Par eſprit de pareſſe & de libertinage. *

TOUT cet enchaînement de cauſes & d'effets
Ne nous fournit-il pas des moiens bien parfaits

* Voi. le Voiage autour du Monde par Gemelli Juriſconſulte. Et le Pere Gaillin Jéſuite.

De vous perſuader, ſans nulle réſiſtance,
Que le Singe connoît, qu'il raiſonne & qu'il penſe ?

JE vous attens ici, NOUVEAUX REFORMATEURS,
Sur l'état de notre Etre, AVEUGLES DISCOUREURS ;
Pouvez-vous ſoûtenir l'erreur qui vous entête,
Quand vous prétendez que la Bête
Eſt inſenſible, & que ſon Corps
Se meut ſeulement par reſſorts ?
Venez nous démontrer ſelon votre ſyſtême,
Et dans vos hypotheſes même,
Par quelles liaiſons de reſſorts, & comment
L'Automate ſans Ame & ſans nul ſentiment !
Eſpece d'Animal, & Machine impaſſible,
Peut du Singe égaler les opérations ?
Son Appétit concupiſcible

Ne vous fait-il pas voir qu'il a vos paſſions?

DITES-nous par quels véhicules,
CERTAINS Eſprits ſubtils & CERTAINS Corpuſcules,
Ont fait par un CERTAIN Pouvoir,
Exhaler CERTAINE influence,
Par laquelle le Singe, à l'aſpect du Miroir,
S'eſt armé d'un Ecran contre ſa violence?

NE me reprochez pas ma répétition
De votre mot chéri de CERTAIN & CERTAINE.
Je vais vous informer de mon intention.
Tout Bête que je ſois, j'ai reconnu ſans peine,
Qu'il ne comporte point de définition:
J'ai voulu badiner ſur votre expreſſion
Qui de vos faux-fuyans eſt la reſſource vaine.
Au défaut de raiſons, quand la preuve vous gêne,

Vous faites de ce terme, à chaque objection,
Votre unique ſolution.
Ceci ſoit dit par paranthèſe;
Je la ferme; je crains qu'elle ne vous déplaiſe.
Or, je reprens tranquilement
La ſuite de mon Argument,
Dont je ſçaurai bientôt tirer ma conſéquence.

LES rayons réünis au foyer du Miroir,
Et lancés ſur le Singe, ont-ils pû le mouvoir
A choiſir un Ecran pour arme de défenſe?
A-t-il pû machinalement
S'en ſervir ſi ſubtilement?
N'eſt-il pas évident qu'il faut que la Penſée
Ait d'abord préparé cette action ſenſée,
Et qu'un juſte diſcernement
Ait formé cet arrangement,
Dont une attentive conduite
A dirigé toute la ſuite?

MAIS au Singe joüeur d'Echets
Remontons l'Argument. Eſt-il quelque apârence
Qu'il ait apris cette Science
En conſéquence des effets
De la loi de la Méchanique?
Quelque Atome crochu, quelque Eſprit ſympathique
De ces piéces d'Echets a-t-il pû s'exhaler,
Et par les pores ſe couler
Juſqu'à ſa GLANDE PINEALE?
Et diſpoſer ſi bien ſa Machine animale,
Par le ſeul mouvement de ſes divers reſſorts;
Qu'il ait pû de ce Jeu combiner les rapports?

UN tel raiſonnement ſeroit-il recevable?
Votre Syſtême déplorable,
DOCTEURS, n'a pourtant point de meilleur fondement.

En expoſer le faux & tout le ridicule,
C'eſt à l'eſprit le moins crédule
Démontrer votre égarement.
Rendez-vous donc à l'évidence
Qui prouve que la Bête agit par connoiſſance.

LE CHIEN ET LE CHAT.

POUR exprimer l'humeur contraire
D'une Femme enjoüée & d'un Mari fâcheux,
Il regne parmi vous ce Proverbe ordinaire,
Que comme Chien & Chat ils s'accordent tous deux.
Cette comparaiſon injuſte & téméraire
Nous offenſe & provient d'un conte populaire;
Je vais vous en montrer l'erreur;
Et que ces Animaux de differente eſpece
Doivent faire admirer leur ſympatique humeur;
Puiſque leur union va juſqu'à la tendreſſe.

UNE Chienne, une Chate en un même Taudis *
Firent, le même jour, chacune deux Petits :
Et comme elles vivoient en bonne intelligence,
La Chienne prit un Chat, le coucha dans son lit,
Et lui donna son lait comme à son propre fruit.
Notre Chate, à son tour, prit par reconnoissance,
Un Chien qu'elle nourrit avec affection,
Comme s'il eût été de sa production.
Ces deux Méres ainsi confirmérent entr'elles,
Par un partage égal, leurs amitiés fidelles :
Et le Chien & le Chat, fréres d'adoption,
Ont toujours conservé leur premiere union.

POUR calmer des amis les piquantes querelles

* A Paris.

Et des Epoux chagrins les divorces d'éclat,
Que ne les portez-vous à prendre pour modelles,
Ces merveilleux accords, & du Chien & du Chat ?
Un ſi ſage conſeil que la Bête vous donne
Doit vous convaincre aſſez que ſa Raiſon lui ſert
A vous montrer, à découvert,
Que la vôtre, en ce cas, ſouvent vous abandonne.
Suivez notre conduite, examinez ſon cours ;
Vous verrez que les Loups, les Lions & les Ours
Vivent dans les forêts, entr'eux plus ſociables,
Que ne ſont, parmi vous, tant d'Hommes intraitables,

LA CICOGNE ET LE PELICAN.

PLUS la Cigogne vit, plus sa longue vieillesse
L'incommode. Son bec si droit & si pointu
Qui par l'âge se courbe en crochet rabatu;
L'empêche de manger, quoi-que la faim la presse.
Mais dans cet état malheureux,
Les Petits ont soin de leur Mére;
Et lui font faire bonne-chére
De leurs mets les plus savoureux.
Leur cœur rempli d'amour & de reconnoissance,
Qui ne peut oublier avec quelle bonté

Elle les a ſoignés dans leur plus tendre enfance,
Les porte à la nourrir dans ſa caducité.
Alors, vous les voyez, d'une ardeur appliquée,
Remplir, à ſon égard, leurs devoirs tour à tour;
Et pour n'y point manquer, s'empreſſer chaque jour
A lui faire avaler leur meilleure béquée.
C'eſt par ces ſecours mutuels
Qu'ils prolongent leur longue vie;
Malgré leur défauts naturels,
Et ceux dont leur vieilleſſe eſt encore ſuivie.

TROUVEZ-vous cet amour & cette attention
Chez vos Enfans les plus aimables?
Dans vos beſoins preſſans s'ils vous ſont ſecourables,
C'eſt plus par vanité que par affection.
Il eſt vrai que chez vous la Nature s'égare;

Souvent elle produit par une indigne erreur,
Et même à votre deshonneur,
Des Peres inhumains & d'une Ame barbare,
Qui refuſent le pain à leurs propres Enfans
Dans la foibleſſe de leurs ans.
Mais il regne chez nous un naturel plus tendre.
VOYEZ le Pélican qui ſe perce le flanc,
Pour nourrir ſes Petits aux dépens de ſon ſang
Que ſon amour lui fait répandre.

INTERPRETEZ à votre gré
De ces ſages Oiſeaux la conduite ſenſée;
Vous connoîtrez, enfin, qu'il faut que la penſée
En ſoit le Principe éclairé.

LA POULE ET LES CANNETONS.

VOYEZ des Cannetons qu'une Poule a couvés,
Et qu'avec ſes Pouſſins ſes ſoins ont élevés :
Si-tôt qu'ils ſont éclos, ſon aveugle tendreſſe
Les adopte malgré leur différente eſpece,
Surpriſe, elle les voit ne reſpirer que l'eau,
Et courir ſe plonger au plus prochain ruiſſeau.
Là, leurs courſes, leurs bonds, leurs coups d'aîle & de tête
Arroſent largement leurs dos;
Et le ruiſſeau troublé blanchit des petits flots
De cette légére tempête.
La Poule, cependant, voltigeant ſur les bord

Inquiéte, effrayée, à grands cris les rapelle ;
Et pour les ramener près d'elle,
Court de tous les côtés, & fait de vains efforts.
Elle flate de loin la troupe fugitive,
Et lui montre un endroit pour regagner la rive.
Peine inutile. Alors, ſans craindre le danger,
Prodigue de ſa vie, & d'amour animée,
Elle les ſuit dans l'eau ; mais laſſe de nager,
Elle gagne le bord encor plus alarmée.
Pénétrée en ſecret de honte & de douleur
D'avoir couvé des œufs d'une race Canarde ;
Elle reconnoît ſon erreur,
Et quitte ſans regret ſa famille bâtarde ;
Pour partager ſa joie & tous ſes ſoins bénins
A ſes légitimes Pouſſins.

Cette ſcène, quoi-que badine,

Suffit pour vous prouver, même avec enjoûment,
Que cette Poule agit par un discernement
Indépendant de la Machine.

LE CASTOR.

LES Lacs du Canada ſont peuplés ſur leurs bords
Des habitations que s'y font les Caſtors.
Mais ſi vous ignorez avec quelle induſtrie
Ils conſtruiſent leurs logemens
Dans une exacte ſymmétrie;
Je vais vous en tracer les beaux arrangemens
Qui prouveront que leur conduite
Eſt d'un Etre qui penſe & l'effet & la ſuite.

CES adroits Animaux ſçavent pluſieurs métiers;
Ils ſont en même tems Maçons & Charpentiers,
Leurs dents taillent le bois, leur queuë eſt leur truëlle,

Et leurs piés ſont leur manivelle.
Les travaux ſont reglés & partagés entr'eux;
Dont voici le ſuccès & l'ordre merveilleux.

LES plus forts ſont chargés de la tâche pénible
D'abatre & de traîner le bois au bord de l'eau:
Les autres, par un art qu'on croiroit impoſſible,
Y ſçavent enfoncer des pieux à ſon niveau.
Celui qui va plus loin chercher la terre glaiſe
Sçait, pour l'aporter à ſon aiſe,
Pratiquer à propos l'artifice ſuivant:
Il l'embraſſe, & la tient de certaine maniére
Entre ſes pates de devant,
Qu'il revient en marchant ſur celles de derriére.
Avec ſa large queuë il la trempe, il la bat;
Et lors qu'il l'a pétrie & miſe en bon état,
Il en fait un mortier qu'il arrange par couche;
Dont, en couvrant le haut de chaque pilotis,
Il forme le plancher qu'il aplanit & bouche

Avec des rameaux assortis.
De cet aquatique édifice
Les troncs d'arbre plantés font tout le fondement.
Le mortier composé de terre grasse & lice
Fait le comble & le logement.
La Cabanne est, pour l'ordinaire,
Environ de dix piés en longueur & largeur,
Et jusqu'à cinq de profondeur,
Construite en perpendiculaire:
Et pour plus de solidité,
L'espace du dedans est toûjours bien vouté.
L'enceinte en ovale est tournée,
Et toute sa hauteur en dôme est terminée.
Ils la font déborder de cinq piés hors de l'eau;
En laissant une porte au-dessus du niveau,
De crainte qu'en hyver quelque monceau de glace
Ne ferme leur passage, ou ne les embarasse;

Et de la façon qu'ils la font,
L'eau ne peut pénétrer les côtés ni le fond.

SI d'un Eté brûlant les chaleurs exceſſives
Ont fait baiſſer les Lacs & deſſeché leurs rives,
Les Caſtors auſſi-tôt y font un Batardeau;
Mais c'eſt avec tant de méſure,
Que lors qu'à leur cabanne ils font remonter l'eau,
Elle n'en peut qu'à peine effleurer l'ouverture.
Ils ont encor l'attention
D'en élever par dégrés les étages;
Et pour ſe garantir des furieux ravages
D'une grande inondation,
Ils dreſſent en talus une digue ou chauſſée
D'une convenable hauteur,
Qui dans ſes fondemens a ſix piés d'épaiſſeur,
Et ſe termine à trois quand elle eſt exhauſſée.
Ils ſçavent l'affermir par des pieux enfoncés

Que des rameaux plians tiennent entrelaſſés ;
Et pour les cimenter d'un enduit plus ſolide,
De terre glaiſe ils rempliſſent le vuide.

PAR un commun accord, ce Peuple de Caſtors
Cabanés ſur les mêmes bords,
Se range par corvée à ce pénible ouvrage
Auquel leur péril les engage.
Tous les Chaſſeurs ont obſervé
Qu'à ce rude travail un vieux Caſtor préſide
Juſqu'à ce qu'il ſoit achevé ;
Et qu'il ſert aux jeunes de guide.

SI quelque pareſſeux agit trop mollement,
En traînant dans les bois les arbres qu'ils abattent,
Les autres quittent priſe, & vigoureuſement
Sur lui ſe jettent & le battent.
La juſtice chez eux s'exerce & regne en tout,

Si de l'arbre abatu les forts portent un bout,
Et que les plus foibles languiſſent
Sous le poids du fardeau de l'autre bout porté;
Quelques forts à leur peine auſſi-tôt compatiſſent,
Et ſe rangent de leur côté.

CES digues dont le nombre empêche les paſſages
Des frêles canots des Sauvages,
Sont détruites ſouvent par ce Peuple fougueux:
Mais les Caſtors laborieux
Qui ſont intereſſés à garder leur ouvrage,
Dans une ſeule nuit réparent le dommage.

JAMAIS les Caſtors étrangers
Qui n'ont point partagé leurs travaux, leurs dangers,
Ne peuvent s'établir dans leurs fortes enceintes;

Tout le Canton ſe ligue & chaſſe les coureurs,
Dont les familles ſont contraintes
D'aller chercher retraite ailleurs.

C'EST ainſi que chacun dans ſa loge aquatique
Conſerve ſon apartement,
Et qu'ils forment ſéparément
Une eſpece de République.
Chaque famille vit avec tranquilité
Dans une honnête liberté.
Mais lorſque le Pére & la Mére
Reſſentent de l'amour le charme & la douceur,
Et qu'ils ſe veulent ſatisfaire,
Ils ont ſoin d'écarter leurs Petits par pudeur.
Il n'eſt point d'Animaux plus diſcrets ni plus ſages;
A leur exemple auſſi, les fréres & les ſœurs,
Dans les tranſports de leurs ardeurs,
Vont faire en ſécret leurs ménages.

S'ils ſont logés étroitement,
A méſure que croît leur famille nombreuſe,
Leur inclination ſage & laborieuſe
Les porte à ſe bâtir un nouveau logement.

LE Mâle & la Femelle ont aſſez de conſtance
Pour ne faire jamais de ſeconde alliance;
L'un de l'autre contens, leurs jours coulent en paix
Dans une amitié mutuëlle;
Et leur union eſt ſi belle,
Que le Mâle afligé ne s'engage jamais
Dans une tendreſſe nouvelle
Après la mort de ſa Femelle.

QUE contre les Humains ce ſujet diſcuté
Ouvriroit un beau champ à la Moralité!
Quelle application n'en pourrois-je pas faire
A tant d'Epoux d'humeur légére,

Qui ne ſont pas ſi-tôt unis des nœuds d'Hymen,
Que leur libertinage ou leur folle inconſtance
Les fait brûler d'impatience
De les rompre le lendemain ?
De nos Caſtors Bêtes ſauvages ;
Que la raiſon ici ſur l'Homme a d'avantages !
C'eſt aſſez. Mais voyons leurs moindres actions
Qui ſont, de leur intelligence,
Ou du moins, de leur connoiſſance ;
Les ſenſibles convictions.
Son odorat eſt fin ; ſon oüie eſt ſubtile ;
De bien loin il entend & ſent même un bateau
Au ſillage léger qu'il a laiſſé ſur l'eau,
Quoi-qu'il n'ait qu'éfleuré ſa ſurface tranquile :
Si-tôt qu'il en a pris le vent,
Juſques au fond du Lac il ſe cache en plongeant.
Après un très-long tems on le voit reparoître ;
Et c'eſt alors qu'il fait connoître,

Par un ſignal qu'il donne aux Caſtors d'alentour,
Qu'ils doivent du Chaſſeur éviter le retour;
De ſa large & nerveuſe queuë
Il frape ſur l'eau pluſieurs fois;
Il en réſulte un bruit dont les Lacs & les Bois
Rétentiſſent au loin à plus de demi lieuë;
Et ce bruit eſt pour eux un avertiſſement
De ſe retirer promtement.
Une précaution ſi prudente & ſi fine
Peut-elle provenir d'une ſimple Machine?

POUR vous faire un détail complet
De cet Animal amphibie,
Il ne me reſte plus qu'un trait
Touchant ſon régime de vie.

QUOI-QUE de ſa nature il tienne du Poiſſon;

Il n'en mange jamais: Sa plus chére moiſſon
Eſt celle qu'en Automne avec ſoin il raſſemble
Des troncs d'un arbre verd que l'on appelle Tremble:
De ſon écorce tendre ils ſont très-curieux:
Ils en font, en Hyver, leurs mets délicieux.
Le Printems leur fournit d'autres branches plus fines,
Qu'ils ſçavent bien choiſir ſelon leurs appétits.
Ils vivent en Eté de diverſes racines;
Et d'herbe la plus fraîche ils garniſſent leurs lits.
Mais ils ont pour l'Hyver des Branches de Platane
Qu'ils taillent en copeaux ſi fins, ſi délicats,
Qu'ils leur ſervent de matelats
Qui rendent plus molets les lits de leur cabane.

Pour ſe nourrir durant l'Hyver,
Ils font proviſion de bois tout le plus verd
Qu'ils tiennent auprès d'eux au fond de la Riviere,
Et l'y conſervent avec ſoin;
Pour s'en ſervir dans le beſoin:
Ils l'y rangent d'une maniére,
Qu'ils en font un tas régulier
Comme une eſpece de chantier
Qui leur donne un moien facile
D'en tirer des morceaux ſans déranger la pile.

QU'UN habile CARTESIEN
Arrange, ſupoſe & combine
Avec tous ſes reſſorts l'AUTOMATE-MACHINE:
Pourra-t-il trouver le moien
De faire à l'aveugle matiére
Imiter du Caſtor l'art & l'arrangement

Dont il bâtit ſon logement
D'une forme ſi réguliére?
Ce bel enchaînement & d'ordre & de deſſein,
Eſt-il bien au-deſſous du jugement humain?
D'un Artiſan adroit l'idée ingénieuſe
Peut bien imaginer le plan d'un bâtiment;
Mais pour l'exécuter ſans aucun inſtrument,
Sa main n'eſt pas aſſez induſtrieuſe.
Le Caſtor qui n'a que ſes dents,
Ses pates & ſa queuë, a des expédiens
Pour enfoncer des pieux au fond de la Riviére,
Même pour y bâtir une chauſſée entiére.
Que ſçayons-nous ſi vos Maçons
N'ont point apris de lui la regle & les façons
De conſtruire des Ponts, des Digues & des Voutes,
Et l'art de détourner les Fleuves de leurs routes?

Du

Du moins, vous apprenez par les rélations
Qui du Miſſiſſipi font des deſcriptions,
Que de tout ce Climat les Habitans ſauvages
Ne peuvent égaler ſes merveilleux ouvrages;
Que, contens de les admirer,
Juſqu'à ſon induſtrie ils n'oſent aſpirer.

LE CANARD.

DE ſa nature le Canard
Eſt grand jaſeur & babillard ;
Mais ils connoît ſon foible, & ſent ce qu'il
hazarde
Lors qu'imprudemment il nazarde.
C'eſt auſſi par précaution,
Que dans certaine occaſion
Il ſçait ſe faire violence,
En s'impoſant la loi d'un utile ſilence.
Le voyez-vous dans un étang,
Léger, éfleurer l'eau pour rafraîchir ſon ſang?
Tantôt tranquile & fier, il flote, il ſe balance.
Tantôt par mille bonds il ſe jouë, il s'élance.
Là, reſpirant le frais autour des joncs fleuris ;
Il voudroit, tout joieux, faire éclater ſes cris ;
Mais il voit près de lui certain Oiſeau de proïe

Qui rabat, tout-à-coup, ſon caquet & ſa joie
Alors la crainte du péril
Retient ſon nazillard babil ;
Et de peur qu'il n'échape, en ſon bec il enferme
Un petit caillou qu'il tient ferme.
Si ſon fier ennemi vient l'attaquer ſur l'eau,
Il s'en moque ; il ſe plonge à l'abri d'un roſeau,
Et voit avec plaiſir, ſous la ſombre feuillée,
L'Aigle honteux s'enfuir avec l'aîle moüillée.

QUE de Maris vivroient en paix dans leur maiſon,
Si leurs femmes prenoient bien garde,
Au lieu de caqueter, très-ſouvent ſans raiſon,
A réprimer un peu leur langue babillarde,
En y mettant un frein par prudence & par art,
A l'exemple de ce Canard !

LA LINOTE.

VOUS retenez chez vous une jeune Linote
Qui chante & même ſifle au gré de vos deſirs.
Mais par quelle étrange marote,
De ſa captivité faites-vous vos plaiſirs?
Si c'eſt pour exercer ſon adreſſe légére;
Ou bien de ſa Raiſon confirmer vos eſſais
Que vous l'attachez ſur un ais
Qu'à bon titre, à bon droit vous nommez ſa galére;
Vous devez admirer l'art & l'invention
Qu'elle ſçait pratiquer en cette occaſion;
Prévoyant les moyens, leur fin, leur dépendance
Pour poſſeder l'objet qui fait ſa ſubſiſtance.
Conſidérons comment l'imagination

Lui fait exécuter cette opération.

SUR le plus haut d'un ais la Linote eſt perchée,
Ou plutôt, par la chaîne, en eſclave attachée;
C'eſt là qu'à ſes côtés ſont deux ſeaux ſuſpendus
Qui par leur poids égal demeurent deſcendus,
Et ne peuvent rouler que par quelques poulies
Souvent aſſez mal établies.
Dans l'un eſt ſon manger, le grain, le ſéneſſon,
Et l'autre contient ſa boiſſon.

REDUITE à ce triſte eſclavage,
De ſa proviſion elle ſent le beſoin;
Mais comment l'attraper? cet objet eſt trop loin;
Elle s'en fait pourtant une agréable image.
Son appétit s'irrite: Un deſir prévoyant

Lui ſuggére bientôt un juſte expédient ;
Et pour l'exécuter, elle joint la fineſſe
Avec la Raiſon & l'adreſſe.
De ſon bec elle attire, avec légéreté,
Un ſeau que de ſon pied elle tient arrêté ;
Tandis que, ſans impatience,
Elle y prend à ſon gré ſa petite pitance :
Enſuite elle l'abaiſſe & léve l'autre ſeau
Qu'elle laiſſe gliſſer quand elle a puiſé l'eau :
Et de peur qu'un des deux ne répande ou chancelle,
Elle arange & conduit leur mobile ficelle.
C'eſt ainſi qu'elle ſçait, pour ſon utilité,
Répéter ſa manœuvre avec ſubtilité.

PAR la machine du guindage,
Lors qu'un Ingénieur veut pomper l'eau d'un puits ;
Elever des fardeaux par différens circuits ;

Sur l'art de la Linote a-t-il quelque avantage?

DE cette démonſtration
Je tire ma concluſion,
Qu'elle agit en cette occurrence
Avec tant d'artifice, avec tant de prudence;
Que ſi vous vous trouviez en ſon état fâcheux;
Vous ne raiſonneriez, ni n'agiriez pas mieux.

EN VAIN vous répliquez que cette exactitude
Se forme ſans penſée & ſans intention;
Et qu'elle ne provient que de l'invention;
Ou bien d'une longue habitude.
Ces ſupoſitions répugnent au bon ſens
De la plus légére Calote,
Et vos frivoles incidens
Ne peuvent s'appliquer à la jeune Linote.

Dès son premier essor elle avoit profité
Des douceurs de la liberté,
Et n'avoit jamais vû ni galéres ni chaînes,
Ni d'autre Oiseau réduit à de semblables peines :
Néanmoins, dès le premier jour
Que vos rigueurs l'ont asservie,
Elle a, par sa raison, trouvé plus d'un détour
Qu'elle a sçû pratiquer pour conserver sa vie.

RETRANCHEZ donc ici le prétendu secours
Des effets de l'accoûtumance:
Elle n'eut pas le tems d'en essayer le cours,
Puisque le premier jour fit son expérience.
Je l'ai prouvé si clairement
Par le simple détail des moindres circonstances,
Qu'on ne peut, sans aveuglement,
Résister au concours de tant de conséquences

A L'EGARD de l'induction
Que vous voulez tirer de ſon invention;
Votre chicane eſt pitoiable;
Puiſque vous convenez que cette qualité,
Par un principe indubitable,
D'une Ame qui raiſonne eſt une faculté.
C'eſt ainſi qu'avec évidence
J'ai détruit, vaincu, réfuté
Ce que vous avez inventé
Pour combatre notre défenſe.
Cette ample diſſertation
M'épargne à l'avenir la répétition
Des raiſons que je viens de dire,
Et qui ſeules doivent ſufire
Pour vous convaincre abſolument
Que l'Animal agit avec raiſonnement.

LE CHEVAL.

A Cent pas loin d'un grand foſſé
De trois toiſes de large & de deux exhauſſé,
Lors qu'un Cheval à jeun y ſent un tas d'aveine;
Remarquez avec quelle ardeur,
Par quelle impreſſion de ſa flateuſe odeur,
Il y court à perte d'haleine.
Il ſent à chaque pas croître ſon appétit;
Il redreſſe l'oreille & de joie il hennit.
Mais au bord du foſſé tout à coup il s'arrête;
Des yeux il le méſure; & puis tourne la tête.
En vain le Cavalier le preſſe d'y paſſer;
Il ſe cabre & recule au lieu de s'avancer.
Cependant cette aveine, auprès de ſa narine,
Exhale des eſprits qui frapent ſon cerveau;

Et leur impreſſion bien plus forte & plus fine
Le devroit empreſſer à deſcendre au monceau!
D'où vient donc que cette Machine
Qui, dans ſon premier mouvement,
Vers ce puiſſant objet d'abord ſe détermine;
S'en éloigne à regret avec frémiſſement?
En voici la raiſon: La Machine Animale
Par l'aveine attirée, accourt pour en manger;
Mais l'obſtacle ébranlant ſa GLANDE PINEALE,
Son Ame l'avertit d'éviter le danger.
Tout cela, dites-vous, s'exécute & s'explique
Par les loix de la Méchanique.
Je prouve le contraire. Un galop empreſſé
Ceſſe préciſément ſur le bord du foſſé
Où le Cheval s'arrête: Alors, ſur ſa Machine
Il faut abſolument que ſa Raiſon domine;
Puiſque ſans le ſecours de cette faculté,
Son ardent appétit l'auroit précipité.

Mais il penſe, il regarde, & par ſa connoiſ-
ſance,
Il conçoit le péril qui s'offre à ſa préſence :
Alors, ſon jugement calme l'émotion
Qu'excitoit ſur ſes ſens une amorce trop vive
Et pour l'en éloigner, c'eſt ſon ame attentive
Qui forme & qui ſoûtient ſa réſolution.

Après une preuve ſi claire
Qui fait voir que la Bête a du raiſonnement,
Lui refuſerez-vous un fond de jugement,
Ou du moins, un Rayon qui la guide & l'é-
claire ?
Quelque nom que vous lui donniez ;
Cela ne nous importe guére ;
Mais il faut que vous conveniez
Que ce qui nous dirige eſt Raiſon ou Lumiére ;
Et qu'enfin ce n'eſt point la diſpoſition
Des reſſorts de notre Machine

Qui méchaniquement ſeule nous détermine,
Sans notre connoiſſance & notre intention.

SI vous avez ſur nous ces dégrés d'excellence
Qui vous font préſumer d'avoir l'intelligence
Des Loix de la Nature & des ſécrets de l'Art;
Faut-il nous envier notre petite part
D'une Raiſon ſubordonnée,
Dont l'heureuſe ſimplicité
Aux ſoins de notre vie eſt ſagement bornée,
Sans étendre plus loin notre capacité?
Un ſentiment ſecret, puiſſant & ſalutaire
Nous fait toûjours connoître, avec préciſion,
Ce qui nous eſt utile, ou qui paroît contraire
A notre conſervation.
En ſommes-nous moins raiſonnables
Si nous ne formons point d'ambitieux deſſeins?
Ne nous ſuffit-il pas d'arriver à nos fins
Pour fuir ou poſſeder des objets convenables?

Ainſi, notre Machine, en tous ſes mouvemens,
Ne peut que ſe prêter aux appétits des Sens ;
Mais l'exécution vient d'un principe interne
Qui penſe, qui raiſonne, & qui ſeul nous gouverne.

LES SERINS.

POUR exercer votre critique;
Je vais vous proposer, sans crainte de réplique,
Quelques traits singuliers qui ne sont pas nouveaux;
Mais qui marquent l'esprit de nos petits Oiseaux.

DES Serins que l'on tient enfermés dans leur cage,
Vous enchantent par leur ramage;
Mais outre leur chant gracieux,
Ne possedent-ils pas encore
Le don, le talent merveilleux
D'exprimer les douceurs du flageolet sonore?
Ne les bornons pas là. Passons à d'autres traits

Que leurs raiſonnemens rendent bien plus
parfaits;
Et pour mon garant j'apoſtrophe
Un Cartéſien Philoſophe.

IL avoit avec ſoin élevé deux Serins;
L'un étoit mâle & l'autre étoit femelle;
Leur union tendre & fidelle
De leur captivité calmoit tous les chagrins.
Le Printems qui de chaque eſpece
Réveille, anime la tendreſſe,
Avoit ſçû dans leurs jeunes cœurs
Exciter de l'amour les premieres ardeurs.
La Serine féconde, auſſi-tôt fait ſa ponte;
Et ſon petit mari joyeux,
Par cent jolis frédons, s'aplaudit & raconte
Les heureux ſuccès de ſes feux.
De ſes plaiſirs divers il fait un doux mêlange;
Il ſautille, il éclate, il chante, boit & mange;
Mais

Mais tandis que tout rit au gré de ses desirs,
Il oublie en ingrat sa Compagne qu'il aime ;
Et qui, seule en son nid, dans un besoin extrême,
Pousse de douloureux soupirs.
Active à former les fruits de leur tendresse ;
Elle couvoit ses œufs ; mais quand la faim la presse,
Elle sort de son nid, & court en voltigeant ;
Punir, à coups de bec, son Mari négligent ;
Et sur le champ revient, après cette querelle ;
Conserver à ses œufs leur chaleur naturelle
Qui, rallentie, auroit perdu
Sa vive & féconde vertu.
Le Serin fut surpris ; & connoissant la faute,
De sa perche d'abord il saute,
Et prompt à réparer son criminel oubli ;
Il flate sa femelle, & pour sa subsistance
Il lui dégorge la pitance

Dont son gozier étoit rempli.
Par le trémoussement de ses ailes tremblantes,
D'un air tendre il lui fait des excuses galantes;
Il y joint cent baisers qui se suivent de près,
D'un raccommodement invincibles attraits.
Un délicat & doux murmure
Lui dit, lui proteste & l'assure,
Que ses soins & ses feux ne cesseront jamais.
De leurs nouveaux plaisirs ces gracieux préludes,
En calmant leurs inquiétudes,
Achévent de sceller leur amoureuse paix.

POUR vous développer tous ces petits mystéres,
Est-il besoin de Commentaires?
Ne résulte-t-il pas de tout ce mouvement,
Que nos petits Oiseaux ont du raisonnement?
Par quels ressorts notre Serine
S'est-elle résolue, en son humeur chagrine,

D'aler châtier ſon mari?
Comment ſes coups de bec, ſi ſubits & ſans cri,
Ont-ils pû lui faire comprendre
Qu'il avoit oublié ſon devoir le plus tendre?
Sans Ame, ſans penſée & ſans nul ſentiment;
La Machine peut-elle agir ſi prudemment?

Par chaque coup de pate elle indiquoit ſon
Point ;
Et pour le marquer tout-à-point ;
Elle portoit les yeux au fond d'une caſſette ;
Y choiſiſſoit ſans qui-pro-quo
Le jeton, ou bien l'étiquette
Qui quadroit à ſon Numero.
Enſuite, en arrageant ces jetons ſur la table ;
Dans leur produit total elle les calculoit
A chaque coup du jeu plus ou moins favorable
Ainſi que le ſort le vouloit ;
Mais ſans jamais japer la moindre repartie ;
On la voyoit, tranquile, achever la Partie,
Et conſerver toûjours l'égalité d'humeur
Dans la proſpérité comme dans le malheur.

COMBIEN d'Hommes au Jeu cherchent la
broüillerie,
Pour couvrir leur filouterie ?

Combien d'autres encor ont d'étranges humeurs,
Que le moindre hazard, la plus légére perte
Trouble, transporte & déconcerte
Par les plus brutales fureurs?
Notre Chienne, au contraire, en son jeu plus tranquile,
Reprochoit aux Humains leur Raison inutile
Dont le moindre interêt, quelque coup du hazard
Leur fait faire un honteux écart. *

* Voi. page 9. l'Innocence des mœurs & des passions des Bêtes.

UN CHIEN

Qui connoiſſoit les Caractéres d'Imprimerie.

NOtre CHARMANTE avoit pour frére,
Ou, ſi vous voulez, pour Mari;
Diſons mieux, pour ſon Favori,
Un Chien dont la ſcience étoit plus ſinguliére.
Quand je dis la ſcience, on conçoit aiſément
Que j'entens, par ce terme, un fin diſcernement.
Or, cet habile Chien étoit trop eſtimable,
Pour n'avoir pas un nom qui lui fût convenable:
Ce fut donc par rapport à ſon rare talent,
Que d'une voix publique on l'a nommé BRILLANT.
Il ſçavoit de l'Imprimerie,
Soit par inſtruction, ſoit par raiſonnement,

Par pratique ou par théorie,
Connoître & distinguer, d'un coup d'œil seulement,
Tous les différens caractéres.
Les preuves de ce fait ne sont point des chimeres.
Sur une table on étaloit
Ces Lettres de diverse forme;
Et pour les mieux placer dans un ordre conforme,
Par leur nom on les appeloit.
On séparoit ensuite en petites colonnes,
Les Voyelles & les Consonnes.
Après ce long travail, son Maître, d'un haut ton,
Lui répétoit: BRILLANT, prens garde à ton ouvrage;
Il faut, par un juste assemblage,
De tous ceux qui viendront, ranger, former le nom.

LE lieu de ce ſpectacle étoit auprès du Louvre. *

Qu'arrive-t-il? La Scene s'ouvre:
On annonce à l'inſtant le Prince de TALMONT.
L'Echo de ce Théatre à ce grand nom répond:
Le Maître de Brillant par trois fois lui répéte,
Le nom de ce Seigneur eſt TALMONT: Tu ſcais bien....
Cette Leçon ſuffit. On voit courir le Chien
Qui parmi les Lettres furette
Les ſept qui convenoient, & dont correctement
Il compoſe ce nom qu'on lit diſtinctement.

CETTE ſcene admirable ainſi renouvellée,
Pour cent noms au hazard s'ouvroit deux fois le jour;

* En la rue Froidmanteau, 1731.

Elle a charmé, ſurpris la plus docte Aſſemblée,
Et de Paris & de la Cour;
Une combinaiſon ſi juſte & reguliére
Exerce les Phyſiciens
Oculaires témoins de ce petit myſtére
Qui paſſe pour Reſſort chez les Cartéſiens.

CE Chien à l'Angleterre a donné ce ſpectacle;
Et là, tout comme ici, quelques capricieux
Ont ſuivi, ſur ſon Ame, un ſyſtême orgueilleux:
Tandis que la Nature, expliquant ſon oracle,
Leur apprend que la Bête a certain jugement
Qui de l'Homme, à peu près, vaut le raiſonnement.

LES OISEAUX DE PROIE SUR LES COQUILLAGES.

LE Reflux de la Mer laiſſe ſur ſes rivages
Mille genres divers d'excellens Coquillages
Qui ſur le ſable ſont épars.
Alors on voit de toutes parts
Les voraces Oiſeaux y voler avec joie.
Dans leur ſerre crochue ils emportent leur proie,
Et d'un rapide eſſor ils s'élévent en l'air.
Mais leur bec ne ſauroit arracher des rocailles
Les Poiſſons enfermés comme entre deux murailles.
Quels moyens pratiquer pour en manger la chair?

Que faire? Vous ſçavez qu'ils n'ont en leur partage,
Pour armes & pour inſtrument;
Que les ongles, le bec, & que du fer tranchant
Ils ne connoiſſent point l'uſage.
Mais pour y ſuppléer avec facilité,
Voici leur artifice & ſon utilité.

LEUR théâtre eſt placé ſur la cime pointuë
D'un grand roc tout blanchi par les flots écumeux,
Et que l'Aigle connu par ſes exploits fameux,
A fait rougir du ſang de plus d'une Tortuë.
C'eſt de là que l'Oiſeau, d'un vol audacieux,
Fendant, perçant les airs, lance du haut des cieux
Ses Coquillages dont la chûte
Fait écraſer l'Ecaille en moins d'une minute;
Il en retire alors les chairs de ces Poiſſons

Qui ſont ſes mets friands en toutes les ſaiſons. *

NE reconnoît-on pas qu'une Ame eſt l'origine
De cet expédient que la Bête imagine ?
Nous direz-vous encor que cette invention
Eſt l'effet de l'impulſion
Des Eſprits émanés d'un rocher inſenſible,
Et que l'air a portés juſques à cet Oiſeau
Dont ils ont ébranlé les fibres du cerveau
Par un Méchaniſme infaillible ?
Chimére ! Illuſion ! Mais admirez plûtôt ;
Comment il peut ſavoir, que ſelon la Statique ;
Et dans l'ordre de la Phyſique ;
Un corps peſant, plus il tombe de haut,
Acquiert par ſa grande diſtance,
Plus de force & de violence ;
Et que chaque dégré de ſa célérité,
Précipitant ſon poids, fait ſa fragilité.

* Voy. le Voiage autour du Monde par Gemelli.

Toutefois, c'eſt ainſi qu'il faut que l'Oiſeau,
penſe,
Son opération en eſt la conſéquence:
Car il eſt bien certain que méchaniquement
Il ne pourroit agir ſi méthodiquement.

LA Bête n'eſt donc point une pure Machine,
Dont l'aveugle reſſort fait l'aveugle action.
Au contraire, elle agit ſous la direction
D'un Principe qui penſe & qui la détermine.

LES CRABES.

PARMI nos Animaux aquatiques-rampans
Chez qui l'Ame produit des effets surprenans,
Vous sçavez que le Crabe, Ecrevisse amphibie,
A, pour se conserver, une adresse infinie.
Pour se rendre à la Mer on les voit tous les ans,
Si-tôt que le Soleil réchauffe le Printems,
Sortir, par millions, des bois en diligence,
Et garder dans leur marche une belle ordonnance.
Et cet ordre est si merveilleux,
Qu'il charme l'esprit & les yeux.

EN trois bandes, d'abord, la Troupe se divise.
Aux mâles courageux l'avant-garde est commise.

LES

Les Femelles au centre, avec arrangement,
Composent le Gros de l'armée;
Et par le reste, enfin, mêlé diversement,
Leur Arriére-garde est fermée.
Chaque bande se forme en plusieurs bataillons
Qui marchent file à file en traçant des sillons.
Si vous les attaquez; cette armée en allarmes
Combat à reculons; mais d'un air menaçant
Fiérement présente ses armes
Qu'elle tient toûjours en avant.
Et leurs armes sont deux tenailles
Qu'on nomme Pinces ou Mordans,
Dont le choc mutuël, en heurtant leurs écailles,
Fait des cliquetis effrayans.
Dans cet ordre guerrier ils font de longs voiages.
Arrivés à la Mer, on les voit sur le champ,
Contre leurs ennemis se retrancher un camp,
Et pour se rafraîchir, se baigner aux rivages,

Après avoir goûté quelque tems le repos,
Ils s'occupent de soins nouveaux.
De se multiplier l'envie insatiable
Leur fait pondre leurs œufs qu'ils cachent sous le sable.
Par l'ardeur du Soleil si-tôt qu'ils sont éclos,
Et que tous leurs Petits sont forts & bien dispos,
Leur nouvelle famille avec eux ils emmennent,
Et tous de compagnie en leurs Bois ils reviennent. *

UNE conduite où regne un ordre si charmant,
Ne prouve-t-elle pas quelque raisonnement?

* Voi. l'Histoire des Antilles par le Pere du Tertre Jacobin, sur la Guadeloupe.

LES RATS DES ALPES.

LES Alpes ces Monts orgueilleux
Qui portent leur front jusqu'aux Cieux,
Nourrissent sur leur pente aux environs de Coire,
La Capitale des Grisons,
Des Rats dont à peine on peut croire
L'ingénieux manége au tems des fénaisons.

CES Rats d'une espece assez fine,
Sont presque aussi gros qu'une Fouine.
Ils sçavent, dans l'Eté, faire pour leur Hyver,
Ample provision de foin tout le moins verd;
Et voici comment ils s'y prennent;

Chacun d'eux ; tour à tour, fait ſa tâche à propos ;
L'un ſe tient couché ſur le dos ;
D'autres, en cet état, tout doucement le traînent
Chargé de ſa botte de foin
Que ſes pates qu'il dreſſe, embraſſent avec ſoin ;
Et par ſa queuë ainſi traîné dans leur logette ;
Il leur ſert de Cheval, & même de charette.
C'eſt par ce travail redoublé,
Que ces Rats montagnards ont le dos tout pelé. *

CE manége ſubtil n'eſt point un badinage.
Si l'on y réfléchit, on conçoit aiſément
Que ce n'eſt point l'inſtinct, mais un raiſonnement

* Voi. le Voiage d'Italie de Spon.

Qui joint l'assortiment de tout cet équipage.
L'instinct ou le besoin peut bien grossiérement
Inspirer à ces Rats sauvages,
Qu'ils doivent nécessairement
Vivre sur la montagne, en Hyver, de fourages:
Mais de les voiturer l'adroite invention
Est de l'Ame qui-pense, une opération.

L'ELEPHANT DE PORUS.

Si tous ces Animaux vous semblent mépri-
sables,
Paroissez, Eléphans, colosses formidables.
Pour vos Maîtres chéris dites-nous quelle ar-
deur
Vous a fait tant de fois leur servir de murailles,
Et signaler votre valeur,
En combatant pour eux dans le feu des batail-
les?
Interrogez Porus. Son Rival triomphant
Alexandre vainqueur & boüillant de colére,
Lui faisoit mordre la poussiere.
Porus est secouru par son brave Eléphant.
Pour son Maître blessé cet Animal sensible
Soûtient de mille traits une grêle terrible,

Le défend de ſa trompe ; il le place à l'écart,
Et de ſon vaſte corps il lui fait un rampart.
Il attaque, il combat, en prodiguant ſa vie,
Et ranime ſon cœur avec ſon induſtrie.
A Porus expirant il conſerve le jour,
Le reléve ; & vingt fois le remet ſur ſa tour. *

D'UN Eléphant Machine & Machine-Automate

Sont-ce là les reſſorts & l'opération ?
Non, non : c'eſt d'un grand cœur l'heroïque action :
C'eſt un beau naturel où la valeur éclate.

* Voi. l'Hiſtoire d'Alexandre.

LE CHIEN, LE MOINEAU, LE CHAT ET LA SOURIS.

UNE Dame de nom & connuë à Paris
Avoit ſçû, par ſon induſtrie,
Aprendre à vivre enſemble en ſa Ménagerie
Le Chien & le Moineau, le Chat & la Souris.
Tous ces quatre Animaux, malgré leur différence,
Et d'eſpece & d'humeur, vivoient d'intelligence;
Couchoient dans le même grabat,
Et mangeoient tous à même plat.
Il eſt vrai que le Chien, par droit de préſéance,
Se partageoit d'abord la meilleure pitance;
Enſuite, il régaloit le Chat
D'un morceau fin & délicat.

Le Chat, de ſon côté, doux, bien appris, honnête,
Au goût de la Souris poliment faiſoit fête
De bon fromage gras, & de tranches de lard.
Le Moineau moins friand ſe contentoit des mietes
De biſcuit ou de pain dont ils lui faiſoient part,
Et qu'il alloit piquer au bord de leurs aſſietes.
Ainſi, chacun avoit ſon lot;
Et tous bûvoient à même pot.
Mais comme on dit qu'après la panſe
Vient le jeu, la joie & la danſe;
Le Chien léchoit le chat; le Chat peignoit le Chien:
La gaillarde Souris qui ne riſquoit plus rien,
Etoit auſſi de la Partie;
Et ſans craindre l'antipatie,
Joüoit avec le Chat qui, par cent jolis tours,
Lui faiſoit doucement la pate de velours.

Du pétillant Moineau le gentil badinage
Entroit auſſi dans tous leurs jeux ;
Il aloit, flateur & volage,
Béqueter l'un & l'autre en voltigeant ſur eux.
Leur jeu de l'innocence étoit la douce image.
Ils n'y perdoient jamais aucun poil ni plumage. *

CETTE rare Communauté
Plus ſage qu'une Confrairie,
Vivoit dans une privauté
Exemte de ſupercherie.
Enfin cette union qui parmi les Humains,
Entre freres & ſœurs, entre couſins germains,
Eſt ſi ſouvent incompatible,
Avoit pour fondement chez nos quatre Animaux,
Qu'une Societé ne peut être paiſible,

* Voi. les Mêlanges, &c. par Vigneul-Marville, tom. 3. p. 9.

Qu'autant que de l'humeur on bannit les défauts :
Qu'on ſçait avec douceur ſe ſuporter l'un l'autre ;
Plaindre d'autrui le foible, & corriger le nôtre,

Un ſpectacle ſi curieux
Charmoit les Eſprits ſérieux.
Ils publioient partout, qu'aux Cloîtres des Chanoines,
Ni dans les Cellules des Moines ;
On ne voit point regner l'harmonique uniſſon
D'un ſi charmant concert de paix & de Raiſon.

OR, d'un ſi bon ménage, & pourtant ſi contraire
En nature, en eſpece, en inclinations,
Il réſulte une preuve auſſi forte que claire,
Que la Bête-Machine a dans ſes actions
Certain principe de lumiére

Que vous qualifierez de plus ou moins groſ-
ſiére ;
Mais qui ſeule ſuffit pour bien concilier
Quatre Bêtes ſi diſcordantes.
Cette foible Raiſon les rend aſſez prudentes
Pour vous faire ſentir qu'il faut ſacrifier
Sa naturelle antipatie
A la néceſſité du repos de la vie.

L'ELEPHANT ET LE MARCHAND.

LA Bête, ainſi que l'Homme, a naturellement,
Et même aſſez bizarrement,
Quelques défauts preſque invincibles;
En voici des preuves ſenſibles.

AU Roiaume de Siam un fameux Eléphant
Faiſoit le métier de Brigand,
Par inclination, ou par un pur caprice;
Mais nullement par avarice.
Toutefois, jour & nuit rodant le grand chemin,
Il ſçavoit avec violence
Détrouſſer les paſſans; & de leur opulence

Il rempliſſoit ſon Magaſin.
Il ne ſe trompoit point au choix des marchandiſes
Les plus rares, les plus exquiſes;
Qui par leur prix & leur beauté
Charmoient ſa curioſité.
Il voloit par plaiſir & par libertinage.
Parmi vous plus d'un Grand* a fait ce badinage;
Mais comme le penchant au mal
Eſt toûjours compenſé par quelque heureux mélange
De vertus dignes de loüange;
Quoi-que dans un degré très-ſouvent inégal;
Auſſi, notre Eléphant, bien qu'Animal ſauvage,
Sçut apliquer à bien ſon riche brigandage:
A l'Homme il l'avoit fait, à l'Homme il le rendit
Par un motif de bienveillance

* Neron.

Qui pour ſon bienfaicteur ſervit de récompenſe.
De ce fait curieux voici le vrai récit.

UN jour cet Eléphant, ſouffrant d'une bleſſure,
Se traînoit avec peine à la fraîcheur d'un bois,
Il vit paſſer, par avanture,
Un gros Marchand Cochinchinois:
Il le ſurprend dans la traverſe;
Et ſans lui faire mal, par terre il le renverſe;
Lui préſente ſon pié malade & douloureux,
Pouſſe, jette des cris plaintifs & langoureux.
Le Marchand s'enhardit, prend le pié, l'examine,
Voit la plaie, en arrache une profonde épine.
L'Eléphant qui ſe ſent guéri,
Le regarde d'un œil doux, flateur, attendri;
Le prend avec ſa trompe, & doucement l'engage

A monter ſur ſon dos avec tout ſon bagage:
Au fond de ſa caverne il le porte; & d'abord
Il étale à ſes yeux tout ſon riche tréſor:
Chaque choſe, avec ordre, étoit miſe à ſa place;
Les étoffes à part, l'or & l'argent en maſſe.
Il les lui montre en le flatant,
Et puis ſe retire à l'inſtant,
En lui faiſant aſſez connoître,
Que de tous ſes tréſors il le laiſſe le Maître.

AUX Magiſtrats voiſins le Marchand tout joyeux,
Déclare du butin l'exacte circonſtance,
Et de l'Eléphant généreux
L'admirable reconnoiſſance*

* Voi. le Voiage de Siam par feu M. l'Abbé de Choiſi.

L'AIGLE

L'AIGLE ET SA MAITRESSE.

UN jeune Aiglon fut élevé
Par une jeune Fille avec des soins extrêmes.
Ce fier Roi des Oiseaux fut si doux, si privé,
Que leur table & leur lit étoient presque les mêmes.
Elle avoit adouci, par mille petits jeux,
Son naturel impérieux.
Cet Aiglon devint Aigle; & sentant son courage
Et sa force croître avec l'âge,
Il prenoit le vol chaque jour.
Il essayoit son bec, il éprouvoit sa serre,

En faiſant la petite guerre
A tout le Gibier d'alentour.
Bien-tôt d'un noble eſſor animant ſon audace,
Il enlevoit l'Agneau qu'il trouvoit à l'écart.
Sur la montagne enſuite il étendit ſa chaſſe
Dont à ſa Bienfaictrice il faiſoit toûjours part.
Mais il ne borna pas ſon amitié fidelle
A cette ſimple bagatelle :
Son cœur reconnoiſſant a voulu que la mort
Immortaliſât ſa tendreſſe,
En partageant le dernier ſort
De ſa bienfaiſante Maîtreſſe.
Elle tomba malade. Il en fut ſi touché,
Qu'à ſes piés, ſur ſon lit, il fut toûjours couché.
Elle meurt. On la porte à ſon bucher funébre ;
Mais pour le rendre plus célébre,
Il s'y jette au milieu des flammes & des feux
Qui les conſumérent tous deux.

C'EST un Auteur Romain * qui cite cette hiſtoire :

Il aſſure que de ſon tems,
On en célébroit la mémoire
Par des ſpectacles éclatans.

C'ETOIT dans la Ville de Seſte
Qu'un bras de l'Helleſpont ſépare d'Abydos,
Fameuſe par le ſort funeſte
Du tendre Amant d'Hero ** qui périt dans les flots.

* Pline Hiſtoir. nat. Liv. X, ch. 5.
** Leandre.

LE LION ET L'ESCLAVE.

JUSQU'ICI j'ai prouvé par démonſtration,
Que la Bête, en naiſſant, reçoit de la Nature
D'une Raiſon infuſe une juſte méſure
Dont elle ſuit toûjours l'heureuſe impreſſion,
Mais ce n'eſt pas aſſez : Je pouſſe ma carriére ;
Et je veux vous montrer par des traits de lumiére,
Que tous vos Anciens ont même reſpectés,
Juſqu'où notre Ame étend ſes nobles facultés.
La Penſée & la connoiſſance
Sont nos intimes mouvemens ;
Mais pour nos Bienfaicteurs nos tendres ſentimens
Vont au plus haut degré de la reconnoiſſance.
N'en admirez-vous pas mille traits généreux

Dont vos Hiſtoriens font l'éloge pompeux ?
Cette noble vertu qui dans l'Homme eſt très-rare,
Eſt ſi commune parmi nous,
Qu'il n'eſt point d'Animal, ou ſauvage ou barbare,
Qui de la ſignaler ne ſoit même jaloux.
Je viens d'en raporter des preuves aſſez amples;
Et ſans vous en citer une foule d'exemples,
Je me contenterai d'en choiſir encore un
Dont le détail n'eſt pas commun.

L'ESCLAVE d'un Romain (ſon nom étoit Androde)
Soûpirant pour ſa liberté,
Voulut ſe procurer un état plus commode,
Et s'affranchir du joug de ſa captivité.
Pour rendre ſa fuite plus ſûre,
Timide, il crut qu'il étoit bon;

Dans sa périlleuse avanture,
De s'assortir un Compagnon.
Ils parcourent tous deux les Forêts, les Montagnes;
La frayeur & la faim sont leurs tristes compagnes.
Accablé de fatigue & de nécessité,
Androde s'endormit dans un Bois écarté.
Un Lion, près de là, gémissoit dans son antre:
Par hazard il en sort se traînant sur le ventre:
Il entend certain bruit d'un profond ronflement:
Il s'avance tout doucement;
Il examine, il flaire, & voit que c'est un Homme.
Il le laisse achever tranquilement son somme.
Le Compagnon d'Androde alors épouvanté,
S'éloigne du Lion avec rapidité,
Et ne songeant qu'à se sauver soi-même,

Laiſſe ſon Compagnon dans ce péril extrême.
Mais eſt-il un effroi pareil
A celui que ſentit Androde à ſon réveil?
Il voit à ſes côtés un Lion: il ſe trouble:
Plus il eſt près de lui, plus ſa crainte redouble.
Il fuit: Mais le Lion le ſuivoit d'un pas lent;
De loin, baiſſant la tête, il montroit, en tremblant,
Une pate malade, enflée & diſtillante
D'un pus livide & noir la matiére ſanglante.
Ce ſpectacle le touche, il le laiſſe aprocher:
Il le voit à ſes piés triſtement ſe coucher,
Et lui montrer l'endroit où ſa pate eſt bleſſée.
Alors, l'Homme en arrache une épine enfoncée;
Et pour lui procurer ſa prompte guériſon;
Il aplique un tampon de mouſſe & de gazon.
Le Lion ſe ſentant guéri de ſa bleſſure,
Ne peut ſe ſéparer de ſon cher Médecin;

De ſa queuë il le flate; & par un court chemin,
En droiture il le méne en ſa caverne obſcure:
Il avoit, depuis peu, fait ſa proviſion
De bons morceaux de venaiſon:
D'abord il l'en régale; & court quêter ſa proie
Qu'avec lui, chaque jour, il partage avec joie.
Durant plus de ſix mois cette hoſpitalité
Subſiſta doucement avec ſécurité.
Mais l'Eſclave ennuié de ce genre de vie,
Abandonna ſon hôte: Et dans ſa folle envie,
Errant & vagabond, après plus de quatre ans,
Il fut pris & conduit à Rome, où la Juſtice
Le condamna, pour ſon ſupplice,
A combatre tout nud des Lions dévorans
Dont la ſoif & la faim avoient aigri la rage
Pour les animer au carnage.
Contre ce malheureux on détache à l'inſtant
Un Lion furieux, affamé, rugiſſant.
Androde, à demi mort, pâlit, tremble, friſ-
ſonne;

La fatale trompette ſonne :
Le Lion part avec fureur ;
Sa flotante criniére avec horreur ſe dreſſe :
Il regarde l'Eſclave ; il s'arrête, il s'abaiſſe,
Et reconnoît ſon Bienfaicteur.
Pour s'en faire connoître il lui montre ſa pate ;
Et rampant à ſes piés, il les léche & les flate.
On détache un ſecond Lion
Qui court pour dévorer le malheureux Eſclave :
Le premier le défend avec l'affection
D'un cœur reconnoiſſant & brave.
Frapé d'étonnement, tout le Peuple Romain
Demande que ce fait par écrit on rédige.
Il admire, comme un prodige,
Dans un Lion féroce, un acte plus qu'humain ;
L'exécution ſe proroge ;
Et l'Eſclave l'on interroge.
L'Empereur veut ſçavoir ſi cet événement
N'eſt point l'effet ſecret de quelque enchantement.

Le Sénat aplaudit; l'Eſclave, ſans myſtére,
Publie à haute voix le détail de l'affaire..
Dans l'inſtant l'Empereur, de ſon autorité,
Lui conſerve la vie avec la liberté.
Par ſes bienfaits encor, conſacrant la mémoire
De cette ſurprenante hiſtoire,
A l'Eſclave il laiſſa ſon généreux Lion,
Et les fit honorer de cette Inſcription.

Cet Eſclave, par ſa prudence,
A ce Lion malade a prêté ſon ſecours.
Ce Lion, par reconnoiſſance,
A l'Eſclave mourant a conſervé les jours. *

UN Animal pure Machine,
Ajuſté des plus fins reſſorts,
Peut-il avoir quelques rapports
Avec cette action où le Cœur ſeul domine?

* Aull-Gellii Noctes Atticæ, lib. 5. cap. 14.

L'ABEILLE.

LES Philoſophes anciens,
Plus ſages, plus profonds que vos Cartéſiens,
Ont toûjours, dans la Bête, admiré la Nature.
Les uns ont reconnu que le Raiſonnement
Eſt dans elle un Principe infus intimément;
Mais reſtraint & borné dans ſa juſte méſure.
D'autres ont ſoûtenu que nos conceptions
Qui dirigent nos actions,
Où l'on voit éclater tant d'ordre & de juſteſſe,
Tant d'induſtrie & de fineſſe,
A quelques dégrés près, nous égalent à vous;
Que le Plus & le Moins vous diſtinguent de nous.
Si les preuves inconteſtables
Que j'en viens d'établir par démonſtrations;

N'étoient pas encore capables
De diſſiper l'erreur de vos opinions
Qui choquent la Nature & l'honneur de notre Etre,
Il faut, pour dernier trait, vous faire enfin connoître
Juſqu'à quel point prodigieux
D'intelligence & de merveille,
L'Inſecte peut porter ſon Art ingénieux.
Ecoutez. Admirez. Je parle de l'ABEILLE.

LA Nature féconde en Animaux divers,
D'eſpece différente a peuplé l'Univers.
L'Eléphant, ce Coloſſe énorme, épouvantable,
Et l'imperceptible Ciron,
Sont tous également, dans leur proportion,
Des jeux de ſon Pouvoir immenſe & reſpectable.
Mais ſe déterminant par un choix favorable

Pour un petit Insecte aîlé,
Dans l'Abeille elle a rassemblé
Tout ce que chaque Bête a de plus admirable,
Jé vais en éfleurer quelques traits merveilleux,
De tous tems admirés des Sçavans curieux;
Et pour leur conserver leur beauté naturelle,
Je suprime la Fable ancienne & nouvelle.
La Nature & la Vérité
Triompheront assez par leur simplicité.

DEUX Classes ont toûjours partagé les Abeilles;
Celles du premier rang sont blondes & vermeilles.
C'est par leur peau luisante & leurs vives couleurs,
Qu'elles font distinguer leur prix & leurs valeurs.
Du plus brillant émail leurs aîles sont parées,

Et leurs écailles ſont dorées.
Leur petit corps eſt leſte ; & leur front eſt orné
D'un cercle rayonnant dont il eſt couronné.
C'eſt-là la généreuſe & la plus noble race.
Mais l'autre dont le corps eſt brun, ſale & poudreux,
Pareſſeuſe, & qui traîne un gros ventre terreux,
Demeure reléguée à la derniére Claſſe :
Et comme on en fait peu de cas ;
Je ne daigne en parler, & reviens ſur mes pas
A celles de la bonne eſpéce,
Dont je dois célébrer le mérite & l'adreſſe.

TOUT ce Peuple eſt fidéle & ſoûmis à la loi
D'une Abeille qu'on nomme ou Mére, ou Reine, ou Roi.
Des autres elle eſt différente ;
En ce qu'elle eſt plus longue & beaucoup plus brillante.

Le privilége heureux de la fécondité
Ne réside chez eux que dans la Roiauté.
Tout le reste est stérile ; & tel est leur partage,
Que des plaisirs d'Amour ils ignorent l'usage.
Quand le Roi fait sa ponte & dépose ses œufs,
Ses Courtisans adroits, & qui ne sont pas neufs
Au manége de Cour, le flatent, l'aplaudissent,
L'encouragent, le réjoüissent ;
Et tous leurs mouvemens, doux, soûmis & pressans,
Marquent qu'ils sont charmés de ses riches présens.
Lors que ses œufs viennent d'éclore,
On voit son peuple qui l'honore,
Accueillir, caresser tous ses nouveaux Petits,
Et les réchauffer dans leurs nids.
Mais dès qu'ils ont atteint leur degré de croissance,
Il faut que de concert, quoi-que séparément,

Ils travaillent en diligence
A conſtruire chacun ſon petit logement.
L'Hiſtoire en eſt ſécrete. Elle eſt ſi ſurprenante;
Que de faſtueux Ignorans
La traiteroient de conte, ou de fable amuſante;
Si je n'avois du fait, mille Auteurs pour garans.
Son adreſſe, il eſt vrai, paroît preſque incroiable:
Car enfin eſt-il concevable
Qu'un Inſecte qui n'a que ſa trompe & ſes piés,
Membres ſi délicats, ſi fins, ſi déliés,
Puiſſe, ſans inſtrument, par une regle ſûre,
Dans un ordre parfait jetter le fondement,
Et conduire, élever, finir ſon bâtiment
Qui paſſe les beautés de votre Architecture?
Il y regne partout tant de préciſion,
Quoi-que ſur un plan difficile;
Qu'il n'eſt point d'Architecte habile
Qui n'en admire l'art & l'éxécution.

Mais

Mais pour vous en tracer une fidéle image,
Il faut dans ſon principe expliquer tout l'Ouvrage.

D'ABORD, l'Abeille extrait, exprime artiſtement,
Des larmes du Narciſſe & de diverſes plantes
Graſſes, viſqueuſes & gluantes,
Un ſuc dont elle forme un liquide ciment.
Elle trempe en ce ſuc ſa cire encore molle,
Dont elle enduit ſon Alvéole.
Le ciment endurci rend les fondemens ſûrs
Où ſont conſtruits ſes petits murs.
D'une cire gommeuſe elle élargit la croûte,
Pour former ſon plancher & ſoûtenir la voûte.
Ce peuple qui dévient chaque jour plus nombreux,
En ſe multipliant & pullulant ſans ceſſe;

Et qui craint qu'en la Ruche il ne ſoit trop en preſſe,
Ménage ſon terrain dont il eſt très-ſoigneux.
C'eſt pour y réüſſir, que par ſon induſtrie,
Il donne à ſa Cellule, en déhors, en dedans,
La figure exagone & tournée à ſix pans,
Dans l'art le plus exact de la Géométrie.
Leurs petits Logemens dans cet ordre ajuſtés
Se touchent de tous les cotés :
Chaque eſpace eſt rempli ſur une ligne égale,
L'Alvéole eſt ſi bien l'un à l'autre colé,
Qu'il n'y reſte jamais de vuide & d'intervale
Qui par le moindre point vous le montre iſolé.
La figure exagone a plus d'un avantage ;
Elle renferme encor dans ſon contour certain,
Un eſpace plus grand, que même elle dégage,
En ménageant tout le terrain.
C'eſt par ce motif que l'Abeille,

Par une adreſſe ſans pareille,
De cette figure a fait choix.
Il faut obſerver toutefois,
Que celle qui bâtit ainſi ſon Edifice
Permet qu'une autre le poliſſe ;
Une autre encor, par ſes ſoins ſinguliers,
Rend les angles exacts & bien plus réguliers.
Une troiſiéme enfin, & qu'elle s'aſſocie,
Sçait unir la ſuperficie ;
Et comme cet ajuſtement
Ne ſe peut faire abſolument
Sans qu'on retranche & qu'on retire
Des particules de la cire ;
D'autres Ouvriéres ont ſoin,
Afin qu'au Ménage tout ſerve,
D'emporter ces fragmens en un lieu de réſerve,
Pour les employer au beſoin.

LEURS travaux ne ſont point languiſſans
ni frivoles,
Tout ſe fait ſi diligemment,
Qu'un ſeul jour ordinairement
Leur ſufit pour bâtir quatre cents Alvéoles;
Et pour les ſéparer du corps de leurs rayons,
Elles pratiquent des cloiſons
Dont chacune a ſon ouverture,
Qui par ſon exacte ſtructure
Et par ſa diſpoſition,
Sert de communication.
Cette ingénieuſe méthode,
Si néceſſaire & ſi commode
Epargne les détours, abrége le chemin
Quand elles vont porter leur cire au Magaſin.

DE vos Ingénieurs les plus rares merveilles
Ne peuvent ſurpaſſer l'ouvrage des Abeilles.

LORS qu'elles ont fini tous les compartimens
De leur admirable Dédale,
Selon la ſymmétrie & les alignemens
Que leur preſcrit leur Art que nul autre n'égale;
Elles font au dedans regner la propreté,
De peur qu'un mauvais air n'altére leur ſanté.
Des fentes de leur porte elles bouchent l'entrée
A tout vilain reptile, à tout ſale Animal;
Et maſtiquent la Ruche autour du pié d'eſtal
Avec de la glu préparée.
Je n'ay repréſenté que d'un léger crayon
L'incompréhenſible artifice
De l'Alvéole & du Rayon,
Dont l'Abeille en ſécret conſtruit ſon édifice;
Mais ce n'eſt pas aſſés. Il faut préſentement
De leur Police exacte obſerver les maniéres,

Et vous dévoiler les myſtéres
De leur ſage gouvernement.

IL EST purement deſpotique,
Quoi-que tous les Sujets vivent en République.
Au milieu de la Ruche eſt la premiére place
Dont le Roi, dans ſon Trône, occupe tout l'eſpace :
Jour & nuit de ſa Garde il eſt environné ;
Et par lui tout eſt ordonné.
Quelques uns vous ont dit comme un fait véritable,
Que le Roi ſeul n'eſt point armé d'un Aiguillon ;
Mais c'eſt une erreur, une fable :
Il en eſt pourvû d'un plus piquant & plus long :
S'il s'en ſert quelques fois, ce n'eſt qu'avec prudence,

Et pour punir la négligence
De quelques lâches pareſſeux.
Il diſpenſe ſes Loix avec tant de juſtice,
Qu'il bannit de l'Etat les Sujets vicieux
Dont les mœurs lui pourroient cauſer du préjudice.

QUOI-qu'autour de la Ruche un long bourdonnement
Ne vous ſemble marquer qu'un confus mouvement,
Qu'une agitation bruyante, irréguliére;
Ce bruit ſourd n'eſt, au fonds, qu'un ordre concerté,
Etabli ſur l'Autorité
D'une Police très ſévére.
Leur naturel eſt prompt, mais ſage, obéïſſant,
Adroit, œconome, agiſſant.
Si durant tout l'Hyver elles ſont nonchalantes,

Les trois belles saisons les rendent vigilantes.
Chez elles le dévoir est la suprême Loi.
Le travail, de concert, se regle & se partage.
Chacune est attentive à remplir son emploi.
Les Vieilles ont la charge & les soins du ménage,
Et de tenir toûjours le Logis propre & net.
Les Gardes de la porte y sont en sentinelle.
Les autres, tour à tour, font la ronde & le guet:
Tandis qu'un Escadron courageux & fidelle
Chasse, poursuit au loin les insolens Bourdons,
Et tout le genre escroc des avides Frélons.

CELLES qui par leur âge, ont plus d'expérience,
Vont de l'air observer l'éternelle inconstance.
Si le Ciel paroit nébuleux,
Et que les vents soient orageux,
Elles font certain signe à leurs jeunes Compagnes,

De ne pas s'écarter au loin dans les Campagnes ;
Mais d'aller près leurs murs, dans les prochains Jardins
Sucer le thim, l'œillet, les lis & les jasmins.
Elles craignent que la tempête
Ne vienne fondre sur leur tête ;
Ou qu'un violent tourbillon
Ne les couvre, en volant, de paille & de sablon.
Mais lorsque le Soleil, terminant sa carriére,
Annonce un lendemain tout brillant de lumiére ;
Et que sa blanche Sœur, dans son Char argenté,
Leur promet d'un air pur la douce aménité ;
On les voit le matin, aussi-tôt que l'Aurore
A répandu ses pleurs sur les présens de Flore ;
Voltiger dans les Champs, pomper de fleur en fleur,

Le ſuc qui de leur miel compoſe la douceur.
Après l'avoir extrait de cent plantes feüilluës,
Il faut, pour l'emporter & pouvoir voltiger,
En balancer le poids, & le ſavoir charger
Sur les petits crochets de leurs jambes véluës.
Un nouveau ſoin ſuccéde. Il leur faut chaque jour
Qu'elles vont moiſſonner des eſſences nouvelles,
Eviter d'engluer & de poiſſer leurs aîles,
Dont le moindre embaras nuiroit à leur retour.

SI du fier Aquilon l'impétueuſe haleine
Les ſurprend quelquesfois en traverſant la Plaine,
A ce vent orageux qui les peut emporter;
Et par le moindre choc briſer leur corps fragile;
Elles ont trouvé l'art de pouvoir réſiſter,

En augmentant leur poids par quelque grain d'argile.
C'eſt à cette imitation,
Que pour rendre un Vaiſſeau moins roulant & plus ſtable,
Vous avez la précaution,
En l'expoſant aux flots, de le leſter de ſable.
Souffrez cette réflexion :
Je reprens ma deſcription.

LORS que l'Aſtre du jour, en parcourant le Monde,
Décline à l'Horiſon pour ſe coucher dans l'Onde,
Les Abeilles aux champs ceſſent de travailler.
En foule vers la Ruche on les voit revoler,
La trompe & les cuiſſes chargées
De l'eſſence des fleurs qu'elles ont fouragées.
Leurs ſœurs ſont à la porte ; & pour les ſoulager,

Reçoivent leur moiſſon & la vont arranger.
Quand chacune, au retour, s'eſt un peu repoſée,
En reſpirant le frais de l'humide roſée,
On attend encor quelque tems
Celles que le butin retient plus tard aux Champs :
Les unes vont chercher & preſſer les Traineuſes,
Rodent aux environs, bourdonnent à l'entour.
D'autres vont au devant des jeunes Moiſſonneuſes,
Et leur prêtent le dos pour hâter leur retour.

MAIS ſi-tôt que le jour a fait place aux Etoiles,
Et que la ſombre Nuit a déployé ſes voiles ;
Dans la Ruche on entend le ſignal du ſommeil.
L'heure de la retraite eſt celle du ſilence.

Chacune en ſa Cellule y dort en aſſurance
Juſqu'au nouveau ſignal qui marque le réveil,
L'exercice alors recommence.
Le matin à même heure on ſort en diligence.
A la même heure on rentre ; & le travail finit
Entre le Crépuſcule & l'Ombre de la nuit.

TEL eſt le cours reglé de leur pénible vie
Toûjours au travail aſſervie.
Leur amour pour les fleurs, & ſouvent la chaleur
Les fait, ſous les fardeaux, expirer de langueur.
Leurs innocentes mœurs ignorent l'avarice,
Et ce que le Bien-propre inſpire d'artifice.
Leur tréſor eſt commun, mais il eſt diſpenſé
Avec le même ſoin qu'elles l'ont amaſſé.
Le Magaſin public fournit le néceſſaire.
Le ſuperflu de l'ordinaire
Eſt un bien de réſerve, un dépôt précieux ;

Un fonds de ſuplément pour l'hyver pluvieux,
Dans une union mutuelle
Elles vivent en paix, ſans trouble, ſans que-
relle.
Elles ſont cependant ſujettes à des maux
Comme les autres Animaux.
C'eſt pour ſe ſoulager, que cette République,
Contre ces triſtes accidens,
Pratique ſous ſes toits, par des ſoins très-pru-
dens,
Un petit Hôpital en forme de Portique.
Des autres logemens ce Réduit ſéparé
Reçoit d'un ſoûpirail un air plus épuré.
Les malades y ſont traitées,
Et par leurs ſœurs alimentées.
C'eſt avec le ſuc odorant
D'une fleur de couleur de poupre & d'iſabelle,
A qui les Anciens donnent le nom d'Amelle,
Qu'elles leur font un Reſtaurant.

Souvent leur maladie insensiblement céde
A la vertu de ce remède,
Si la mort les enléve, on les porte déhors,
Et de sable on couvre les corps.

AU milieu d l'Eté que la Ruche fourmille
Pleine de rejetons de la même famille,
Tout ce peuple nombreux y vit trop à l'étroit.
C'est par un ordre nécessaire
Que la troupe surnumeraire
Décampe, & cherche un autre Toit.
Le Roi sort le premier. Tout part dès qu'il l'ordonne.
Des plus jeunes, d'abord, le brillant Escadron,
En se serrant de près, le suit & l'environne
En forme d'un gros-péloton.
On croiroit qu'elles vont, errantes & bannies,
Planter au loin des Colonies:
Mais dès le premier vol tout ce nombreux Essain

S'accroche d'ordinaire à quelque arbre pro-
chain.
Elles n'entreront point dans la Ruche nou-
velle,
Si par avance on ne l'emmielle.
Il la faut embaumer d'agréables odeurs;
Et répandre à l'entour le parfum des liqueurs.

DANS ce nouveau séjour l'Essain n'est point
tranquile
Quand il s'y rencontre deux Rois
Qui, voulans regner à la fois,
Allument le flambeau de la Guerre civile.
Tout ce peuple est soldat dans ce trouble
intestin.
Avant que les deux Rois se mettent en cam-
pagne,
Chacun fait son Parti; sa troupe l'accompagne,
Et veut partager son Destin.

C'est

C'eſt alors qu'on les voit, de courage animées,
A l'abri de leurs Murs & ſous leur Pavillon,
De leur trompe aiguiſer leur perçant aiguillon;
Et la pointe des traits dont elles ſont armées.
Tout frémit, tout s'ébranle: On les peut voir alors
Au quartier de leur Chef ſe ranger en deux Corps,
Aux ſons vifs & bruians qu'excite leur colére;
On croiroit qu'on entend la trompette guerriére.
Enfin, du Combat géneral
On fait rétentir le ſignal.
Les deux Rois ennemis ont quitté leur muraille,
Et déja dans leur camp commence la bataille.
Les troupes, à l'envi, ſécondant leur ardeur,
Par des coups redoublés ſignalent leur valeur.

Les plus fiers Escadrons, sans que rien les effraye,
S'acharnent sur le sang & meurent sur la playe:
Les deux Rivaux ambitieux,
A l'honneur du combat animent les timides;
Et font, pour s'accrocher, des efforts glorieux.
Plus le péril est grand, plus ils sont intrépides.
Ils portent le courage ou l'effroi dans les rangs.
Tout le champ est couvert de morts & de mourans.

QUOI-DONC! un si grand cœur, un si noble courage
Dans de si petits Animaux?
Oui: Rien ne peut calmer leur terrible carnage,
Que la fuite ou la mort de l'un des deux Rivaux.

LORS qu'après le combat le Vainqueur se
retire,
Le Peuple réüni reconnoît son Empire.
La douceur de la paix jointe à la liberté,
Est au Roi le garant de leur fidélité.
Tandis qu'il vit, il regne avec pleine Puissance;
Il est honoré, respecté,
Plus par un zéle ardent que par l'obéissance
Qu'exige la contrainte ou la timidité.
S'il s'agit de tirer une illustre vengeance
De quelque Ennemi qui l'offense,
Tous y volent avec ardeur.
Mourir pour sa défense, est le comble d'hon-
neur.
Après sa mort tout change. Un trouble domes-
tique,
Met le miel au pillage. Ils brisent leurs cloi-
sons;

Ils ravagent leur cire & rompent leurs Rayons.
Mais d'un Roi successeur la sage politique
Fait cesser le désordre; & sous les mêmes Toits
Rétablit la vigueur & le respect des Loix.
Il fait tout refleurir; & le même Génie
Perpétuë à l'Etat sa prémiére harmonie.

DANS le gouvernement de chaque Nation,
Où l'on fait observer la Regle & la Justice,
A peine trouvez-vous une imitation
D'un si parfait modéle & d'ordre & de police.
C'est de là qu'on prétend, & que je le soûtiens
Sur l'Oracle des Anciens,
Que l'Abeille, en naissant, reçoit une Etincelle
De la Lumiére universelle *.
Et qu'elle fait briller, par admiration,
Tant de dextérité presque surnaturelle,

* Esse Apibus partem Divinæ Mentis, &c. *Virgi. Georg. l.* iv. 220.

Qu'il ne manqueroit rien à ſa perfection,
Si ce n'étoit qu'elle eſt mortelle *.

QUE tout l'Eſprit ſubtil des zélés Partiſans
Des belles viſions du Cartéſianiſme,
Vienne ici débiter leurs Contes amuſans;
Qu'ils tâchent de prouver que le ſeul Méchaniſme
Doit néceſſairement, par les rélations
Des reſſorts de l'Abeille avec ſes actions,
La conduire au hazard dans un ordre ſi ſage;
Et lui faire opérer ſi réguliérement
Les prodiges de ſon ouvrage,
Sans Ame, ſans penſée & ſans raiſonnement.
Je me retranche ici; J'attaque & je défie
La nouvelle Philoſophie.
Toutes ſes ſupoſitions
Qui ne ſont que des fictions;

* Quid non Divinum habent, niſi quòd moriuntur? *Quinil.*

A quelque Esprit bien sain feront-elles entendre
Que la Bête, sans rien comprendre,
Agit si prudemment; & sans que sa Raison
Des moyens à leurs fins fasse combinaison.
En vain vous opposez un instinct chimerique,
Et les Loix de la Méchanique;
Ce n'est qu'un détour orgueilleux
Pour nous priver de connoissance;
Et pour vous réserver le droit présomptueux
D'une plus vaste intelligence.
Mais pour développer tous nos sécrets ressorts,
Avez-vous pénétré dans le fonds de notre Ame?
Sçavez-vous s'il n'est point une subtile flâme,
Un principe moteur qui produise au dehors,
Ce qu'une Cause intelligente,
Une faculté connoissante
Regle au dedans de nous; & si nos mouvemens
Ne sont point les effets de ses commandemens?

Vôtre Eſprit ſi ſublime & ſi philoſophique
Ne conçoit point comment votre Corps organique
Conſerve avec votre Ame une intime union :
Vous en ignorez l'origine,
La Cauſe, les effets, la diſpoſition ;
Et vous oſez ſonder, par votre fiction,
L'Eſprit intérieur qui meut notre Machine ?
Quelle aveugle préſomption !
Puiſque vos mouvemens, ſi ſemblables aux nôtres,
Ont des principes inconnus ;
Par quel orgueil, par quel abus
Voulez-vous pénétrer & les uns & les autres ?
Sur nos reſſorts myſtérieux
La Nature a jeté des voiles ténébreux ;
Et la ſuprême Intelligence
Vous en a dérobé la ſécrette ordonnance.
Ainſi, vous n'en parlez que par l'opinion

Qu'enfante, avec erreur, l'imagination.
De là, vos plus belles idées,
En ignorant le Vray, ſe trouvent mal-fondées.
Je ne vous fais donc point un téméraire écart
Dont Vous ſoyez en droit de nous faire reproche.
La Nature, à plus d'un égard,
Aſſés près de Vous nous aproche.
Le raport eſt ſi grand entre nos actions,
Que, bien-que Vous ſoyez des *Hommes*,
Il ſemble; à n'en juger que par vos paſſions,
Que vous êtes ce que nous ſommes.
Sur ce point je m'arrête; & par diſcrétion,
Je ne veux pas plus loin pouſſer ce paralléle.
Mais auſſi terminez votre injuſte querelle,
Et ceſſez d'avilir notre condition.

SI quelques Animaux dont Vous venez d'entendre

Le merveilleux gouvernement,
Ne pouvoient vous convaincre & vous faire comprendre
Qu'ils ont de la Raiſon certain découlement ;
J'emprunterois la voix de tous ceux que la Terre,
Dans ſa vaſte étenduë, & nourrit & reſſerre ;
Je m'éléverois dans les Airs,
D'où je ferois parler l'eſpece volatile ;
Je deſcendrois au ſein des Fleuves & des Mers ;
Et j'interrogerois juſqu'au moindre Reptile.
Alors, de chaque eſpece en n'aſſemblant qu'un Trait
De leur naturelle prudence,
Je formerois un Corps invincible & parfait
De preuves de leur Connoiſſance.

NE ſoûtenez donc plus que tous nos Animaux

Sont privés de Raiſon, de ſens, d'intelligence.
Car pourquoi citez-vous avec tant déloquen-
ce,
Nos mœurs, nos actions, pour guérir vos dé-
fauts?
Il faut, ſans doute, que les nôtres
Soient bien plus légers que les vôtres.

LORS que Vous vous plaignez à des Amis ingrats
Qui vous laiſſent dans l'embaras;
Vous leur vantez du Chien l'Ame reconnoiſ-
ſante,
Et ſa fidélité généreuſe & conſtante.

A CE JEUNE Prodigue, à ce Diſſipateur,
Dont ſi rapidement la Fortune s'épuiſe;
La Fourmi ménagére eſt un bon Précepteur
Qui l'inſtruit & le moraliſe.

Au-tems de la moiſſon elle amaſſe avec ſoin
Tout le grain qu'elle économiſe;
Et de peur qu'en Hyver elle ne ſoit ſurpriſe,
Elle pourvoit à ſon beſoin;
Et la proviſion qu'elle met de réſerve
Contre l'Avenir la préſerve.

VOULEZ-vous au travail exciter un Enfant
Vagabond, libertin, un lâche, un Fainéant,
Qui dans les bras de la Pareſſe
S'endort indignement, gâté par la Molleſſe?
On lui fait admirer l'ordre continuel,
Les ſoins, les mouvemens, la peine induſtrieuſe
De l'Abeille laborieuſe
Qui compoſe, à la fois, ſa Cellule & ſon miel.
Son exemple éloquent eſt une rémontrance
Qui de ce Pareſſeux réveille l'indolence.
De l'emploi de l'Abeille un curieux détail

Eſt un attrait piquant qui l'anime au travail.
L'Inſecte lui fait honte. Il s'arme de courage,
Et rougit de languir dans ſon lâche eſclavage.
L'Homme ainſi qui ſur nous fait ſes réflexions
S'évertuë & ſe porte aux grandes actions;
Et puiſe ſes Loix politiques
Dans nos prudentes Républiques.
Chaque eſpèce, chez nous, Vous fournit mille traits
Qui, ſimples & ſans artifices,
Du Beau, du Vrai, du Bon, vous peignent les attraits,
En vous faiſant ſentir la laideur de vos Vices.

ARBITRES orgueilleux de ce fier Tribunal
Qui, par ſes viſions extrêmes,
Au vil rang d'Automate abaiſſe l'Animal,
Accordez-vous avec Vous-mêmes.

CAR, ſi ſes bonnes qualités
Vous ſont des Leçons aſſés amples
Que Vous propoſez pour exemples
Des plus ſages Moralités;

IL FAUT qu'il ne ſoit pas une pure Machine;
Puiſque ſes bonnes Mœurs ſont des Inſtructions
Dont Vous vous ſervez mieux que de votre Doctrine,
Pour corriger vos paſſions.

OU BIEN, Vous faites tort à l'humaine Nature,
D'aprouver le reproche & la juſte Cenſure
Que vous fait l'Animal privé de ſentiment,
S'il eſt vrai qu'il n'agit que machinalement.

POUR renverſer votre ſyſtême ;
Et trancher tous les nœuds de la difficulté ,
Le ſens naturel m'a dicté
Cet indiſſoluble Dilême.
C'eſt un invincible Argument
Dont la ſimplicité, la force & la Juſtice
Prouvent l'illuſion, l'orgueil & le caprice
De votre aveugle entêtement.
Vos hypotheſes, vos défaites
Ne ſçauroient vous ſauver d'un éternel affront ;
Et l'injure que Vous nous faites
Doit réjaillir ſur votre front.

UN plus ample détail déviendroit inutile
Pour ma juſtification.
Ce que j'ai dit ſuffit à mon Eſprit ſtérile ;
Et j'ay droit de conclure avec préciſion ;

QUE la Bête n'eſt point une pure Machine;
Un Automate, un Inſtrument;
Mais qu'elle penſe, agit avec diſcernement;
Par un Principe infus qui ſeul la détermine;
Et lui donne une attention
Qui fait ſa conſervation.
Sur ces faits ſi certains j'établis ſa défenſe;
Et m'en rapporte à la Science
De tout impartial & raiſonnable Eſprit.
J'ay conclu. Je finis. J'ay dit.

RE'PONSE
DU PHILOSOPHE
IMPARTIAL.

ASSE'S & trop long-tems nous avons entendu
Un discours où le fiel sur l'Homme est répandu.
O toi, qui que tu sois, Animal téméraire;
Qui prétens de ton ETRE éclaircir le mystére;
Oses-tu soûtenir que tous les Animaux,
Par leurs droits naturels, sont presque nos égaux?
Réprime ton audace: Apprens à te connoître,
Et sache que l'Homme est ton Maître,
Notre éminente qualité

Ne

Ne vient point d'un Empire uſurpé, tyranni-
que :
C'eſt notre privilége & le droit ſpécifique
Que nous donne ſur toi notre Immortalité.

TU te plains, je l'avouë, avec quelque juſti-
ce,
Qu'il ſe rencontre parmi nous,
De bizarres Eſprits, inquiets & jaloux,
Qui, par orgeuil ou par caprice,
Te traitent trop indignement,
En te voulant priver d'Ame & de ſentiment.
Mais les plus éclairés & les plus équitables
Recomoiſſent dans toi certaines qualités
A ta Nature convenables ;
Et de ſécrettes facultés
Qui dirigent ton Ame en ton Corps organique,
Par un pouvoir qui paſſe un Jeu de Méchani-
que.

LORS que Nous t'accordons cette proprieté ;
Tu ne dois pas en tirer vanité ;
Ni t'attribuer l'avantage
D'avoir, ainſi que Nous, la Raiſon en partage.
La Nature ne t'a donné
Que la Lumiére néceſſaire
Pour conſerver tes jours dans leur cercle borné.
Mais notre Eſprit s'éléve à la plus haute Sphére.
Et lors que tu prétens faire comparaiſon
De ta foible lueur avec notre Raiſon,
On pardonne à ton ignorance.
Sçache, entre Nous & Toi, quelle eſt la différence.

TON Eſprit d'induſtrie eſt toûjours limité ;
Et renfermé toûjours dans l'uniformité.

Jouïr du bien préſent, eſt ton objet ſuprême.
Tu ne peux, en penſant, réfléchir ſur toi-même ;
Et tu n'as, pour agir, ni pleine liberté ;
Ni ſeulement la Volonté.
Quelle que ſoit ton Ame, elle eſt matérielle :
Les appétits des ſens bornent ſes fonctions.
Mais notre Subſtance immortelle
Porte aux plus haut des Cieux ſes contemplations :
Son heureux privilége & ſon glorieux titre
Eſt de jouïr du Libre-Arbitre.
C'eſt cette Liberté qui, dans le Sens Moral,
N'aſſervit jamais l'homme, & le laiſſe le maître
D'operer le Bien ou le Mal
Qu'il ſçait diſcerner & connoître :
De ſon ſublime eſſor les mouvemens divers
N'ont pour bornes que l'Univers.
Notre Eſprit émané d'une Lumiére pure

Sonde les profondeurs, perce l'obſcurité
Des myſtéres que la Nature
Ne veut pas profaner à ta brutalité.
Toutes tes actions qui ne ſont qu'animales,
N'ont que les Sens pour leur objet :
Tu ne peux mériter par le moindre ſujet,
Le bonheur ni le prix de nos vertus morales.
Avec toi tout meurt, tout périt.
Mais après notre vie, une autre qui la ſuit ;
Eſt la récompenſe éternelle
De l'uſage des Dons de notre Ame immortelle.
La ſuprême Divinité
Ne ſe découvre point à ton indignité.
C'eſt l'Homme ; l'Homme ſeul qui, ſage & raiſonnable ;
Mérite d'adorer ſa Grandeur ineffable.

FIN.

TABLE DES HISTOIRES

Contenuës en cet Ouvrage.

LE Barbet de l'Officier. page 34
Le Chien de Sabinus. 37
L'Oiſeau de Proie & le Poulet, le Loup & l'Agneau. 42
Le Singe échapé. 52
Le Singe de Charles-Quint. 58
Le Singe & l'Ecolier. 65
Le Chien & le Chat. 75
La Cigogne & le Pelican. 78
La Poule & les Canneton. 81
Le Caſtor. 84
Le Canard. 98
La Linote. 100
Le Cheval. 106
Les Serins. 111
Une Chienne qui joüoit au Piquet. 116
Un Chien qui connoiſſoit les caractéres d'Imprimerie. 120
Les Oiſeaux de Proie ſur les Coquillages. 124
Les Crabes. 128
Les Rats des Alpes. 131
L'Eléphant de Porus. 134
Le Chien, le Moineau, le Chat & la Souris. 136
L'Eléphant & le Marchand. 141
L'Aigle & ſa Maîtreſſe. 145
Le Lion & l'Eſclave. 148
L'Abeille. 155
Réponſe du Philoſophe à la Bête. 172

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *l'Apologie des Bêtes*, &c. avec la Preface, & n'y ai rien trouvé qui en doive empêcher l'Impreſſion. Fait à Paris ce 5. Octobre 1731. FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la Grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos Amez & Feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes Ordinaires de notre Hôtel, grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien amé Me Gilles Morfouace de Beaumont, Avocat en notre Cour de Parlement de Paris, & ancien Tréſorier de France, Nous ayant fait Remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage en Vers, de ſa Compoſition, lequel a pour Titre *la Connoiſſance des Bêtes, contre le Syſtême des Philoſophes Carteſiens qui prétendent que les Brutes ne ſont que des Machines Automates*; s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires; offrant pour cet effet de l'*imprimer ou* faire imprimer ledit Ouvrage en bon papier & beaux caracteres ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le contreſcel des Preſentes. A ces Causes; Voulant favorablement traiter ledit Expoſant; Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage ci-deſſus ſpecifié, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur bon papier & en beaux caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée ſous notredit Contreſcel & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Preſentes; Faiſons défenſes à toutes ſortes de Perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, comme auſſi à tous Imprimeurs-Libraires & autres, d'imprimer faire imprimer, vendre & debiter ny contrefaire ledit Livre ci-deſſus expoſé, en tout ny en partie en feuille ſeparées ny autrement ny de faire aucuns extraits dud. Ouvrage ſous quelque pretexte que ce ſoit d'aug-

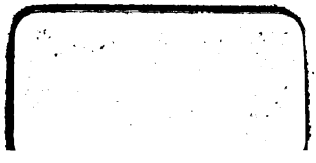
mentation, correction, changement de titre ou autrement; sans la permission expresse & par écrit dudit Sieur Exposant ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'Amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & interests; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dud. Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée és mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur CHAUVELIN; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN, le tout à peine de nullité des Presentes; du contenu desquelles vous Mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûement signifiée & qu'aux copies Collationnées par l'un de nos Amez & Feaux Conseillers-Secretaires; foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro Chartre Normande & Lettres à ce contraires; CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le premier jour du mois de Fevrier l'an de grace mil sept cent trente-deux, & de notre Regne le dix-septiéme. Par le Roi en son Conseil. SAINSON.

Registré sur le Registre VII. de la Chambre Royale & Syndicale de la Librairie & Imprimerie de Paris. N°. 322. Fol. 309. conformément au Reglement de 1723. qui fait défenses Art. IV. à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient, autre que les Libraires & Imprimeurs, de vendre faire vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres, pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement. A la charge d'en fournir les Exemplaires prescrits par l'Article CVIII. du même Reglement. A Paris le 23. Février 1732. P. A. LE MERCIER. *Syndic.*

AVERTISSEMENT.

S'ETANT gliſſé quelques fautes en cette Edition, où l'Auteur n'a pû être préſent; on prie le Lecteur d'avoir recours à cet *Errata.*

Fautes à corriger.

Page 8. *le premier mot*, Le, *liſez* De.
Page 40. V. 4. Natutel, *liſez* Naturel.
Page 55. V. 4. quarrier, *liſez* quartier.
Page 56. V. penultiéme, promment, *liſez* promtement.
Page 66. V. 8. qni, *liſez* qui.
Page 67. V. premier, baliüres, *liſez* balieures.
Page 79. V. 9. leur, *liſez* leurs.
Page 81. V. dernier, bord, *liſez* bords,
Page 83. V. dernier, Iudépendant, *liſez* Indépendant.
Page 118. V. 7. arrageant, *liſez* arrangeant.
Page 152. V. 17. détache, *liſez* déchaîne.
Page 175. V. 5. *après* milieu, *liſez* de.

M. Slatkine & Fils
10.10.1986
[VOLT.]